

## DES DIALECTES À LA KOINÉ : L'EXEMPLE DE LA CHALCIDIQUE\*

*ANNA PANAYOTOY*

0. Le but de cet article est la description de la situation dialectale en Chalcidique depuis les premiers documents (fin du VI<sup>e</sup> s. a.C.) jusqu'au milieu du IV<sup>e</sup> s. a.C., qui marque, parfois de façon brutale, le début de changements irréversibles dans l'histoire politique de la péninsule.

Nous nous sommes interrogée sur la transition des dialectes à la Koiné en Chalcidique, au début par curiosité : à l'occasion de l'examen des traces dialectales, bien faibles dès les premiers documents en Macédoine (au sens propre), il nous a paru intéressant de comparer la situation ainsi entrevue, avec celle de la Chalcidique voisine après la conquête macédonienne. Là il y avait en principe tout ce qu'on pouvait souhaiter : cités ἐλληνίδες à l'abri – ou presque – de tout soupçon de « barbarie », avec nombreux textes dialectaux bien antérieurs à Philippe II...

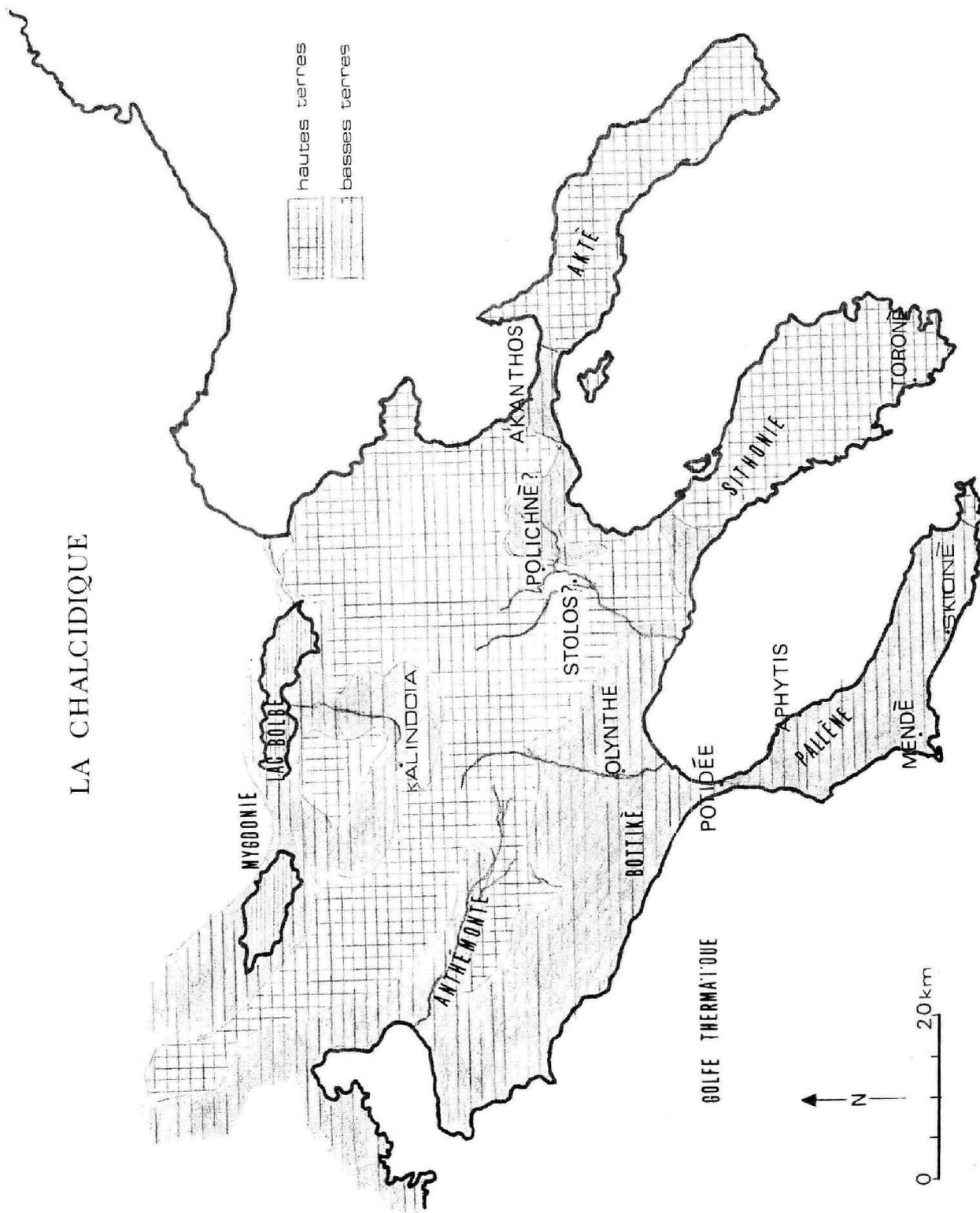
Sans vouloir anticiper les conclusions, disons tout de suite que le résultat en fut le même : dégradation des dialectes avant le milieu du IV<sup>e</sup> s., disparition totale à la fin de ce même siècle.

---

\* Nous remercions vivement MM. Cl. Brixhe, P. Charneux et R. Hodot, pour leurs suggestions et remarques.

Pour les diverses transcriptions nous utiliserons les symboles de l'alphabet phonétique international. – Entre barres obliques // on trouvera la représentation phonologique, entre crochets droits [ ] la réalisation phonétique. – Deux points après une voyelle indiquent que celle-ci est longue; l'absence de ces deux points signifie que la voyelle est brève. – Le signe # marque une frontière faible de mot.

LA CHALCIDIQUE



Pour l'appréciation de la situation dialectale nous avons choisi les sites qui ont fourni des textes suffisants pour donner une idée sur la langue. Nous avons présenté pour chaque site une brève introduction historique et archéologique concernant les facteurs ou les événements qui pourraient avoir eu une influence sur la langue. Après les références bibliographiques concernant, autant que possible, la meilleure et la plus commode publication des textes<sup>1</sup>, suivent des précisions sur le(s) alphabet(s) utilisé(s). La discussion sur la langue clôt chaque chapitre sauf au quatrième, où la diversité des cas discutés a nécessité des conclusions partielles. Le chapitre sur Potidée est organisé autrement.

Les sites sont examinés du sud-ouest à l'est parce que cet enchaînement nous a paru le plus convenable<sup>2</sup>.

## 1. Aphytis

### § 1.0 Introduction, § 1.1 Le corpus, § 1.2 L'alphabet, § 1.3 La langue

1.0. Aphytis sur la presqu'île de Pallène est habitée depuis l'époque du bronze<sup>3</sup>. On connaît sa nécropole archaïque et classique<sup>4</sup> qui a donné, outre la céramique locale, de la céramique attique<sup>5</sup>. Son fameux sanctuaire d'Ammon était connu dès la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> s. a.C.<sup>6</sup>

Membre de la première Confédération athénienne, Aphytis nous a livré un des exemplaires de la loi athénienne renforçant l'uniformi-

- 
1. Les listes en question ne comprennent pas tous les textes provenant du site examiné. On ne trouvera pas les textes postérieurs au IV<sup>e</sup> s., tous en Koiné, sauf là où il y a un trait qui détonne. On ne trouvera pas, sauf exception, les textes antérieurs à 300 a.C. qui ne peuvent pas être, pour une raison ou pour une autre, précisément datés. On trouvera les textes utiles pour l'étude de la langue et, à la limite, de l'alphabet.
  2. Les références géographiques ou topographiques sont données d'après l'excellente oeuvre *Paysages de Macédoine* de P. Bellier, R.-Cl. Bondoux, J.-Cl. Cheynet, B. Geyer, J.-P. Grémois, V. Kravari (Trav. et Mém. du Centre de Rech. d'Hist. et Civ. de Byzance) Collège de France, Monogr. no 3, Paris 1986, dont nous avons aussi reproduit la carte 1 après avoir apporté les modifications nécessaires aux toponymes.
  3. Aik. Romiopoulou, *AD* 32, 1977 [1984] *B<sub>2</sub> Chr.*, 202.
  4. Eug. Giouri, *AD* 26, 1971 [1974] *Chr.*, 395-6.
  5. V. Misaélidou-Despotidou, *AD* 34, 1979, *A*, 70-84
  6. Ph. Petsas, *AD* 25, 1970 [1973] *B<sub>2</sub> Chr.*, 354-61 et *Makedonika* 15, 1975 (*Chr.* 168-70) 244, no 126; Eug. Léventopoulou-Giouri, *AAA* 4, 1971, 356-67.

té des poids, mesures et monnaies au sein de la Confédération (v. *infra* document 1).

Pendant la guerre du Péloponnèse elle fut le bastion athénien pour la reprise de Potidée révoltée (Thuc. I. 64.2). Elle resta dans la zone d'influence d'Athènes jusqu'à la fin de la guerre<sup>7</sup>.

On suit mal son histoire au cours de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. a.C.; en tout cas sa présence dans la liste des théarodoques d'Epidaure datant d'environ 360 a.C. et sa mention par Skylax (*Périple*, 66) signifie qu'elle était indépendante à cette époque<sup>8</sup>.

### 1.1. *Le corpus*

1.1.1. Loi concernant les poids, les mesures et les monnaies (v. *supra* § 1.0)<sup>9</sup>. Les dates proposées pour ce décret varient entre 449 et 413 a.C. La date haute est ici retenue. – B.D. Meritt, H.T. Wade-Gery, M.F. McGregor, *ATL* II, 61-8, D 14.

1.1.2. Grotte de Dionysos et des Nymphes, tesson inscrit du V<sup>e</sup> s. a.C. – *SEG* 30, 1980, 586.

1.1.3. *Ibid.*, graffito sur un fragment de cratère attique à figures rouges, du V<sup>e</sup> s. a.C. – E. Léventopoulou-Giouri, *AAA* 4, 1971, 362 et 363, fig. 15.

1.1.4. *Ibid.*, graffito sur un cratère attique. Peut-être du V<sup>e</sup> s.? [Νύμφη]σι Κραταῖος selon la restitution de l'éditrice. – E. Léventopoulou-Giouri, *AAA* 4, 1971, 362 et 363, fig. 16-7.

1.1.5. Sanctuaire d'Ammon, fragment d'un périrrhantèrion, V<sup>e</sup> s.

Sur le rebord: ΛΙΜΝΑ ΛΙΠΙΛΙΟ "Αμμῶνι

A l'intérieur Δῶρον

Ph. Petsas, *AD* 25, 1970 [1973] B<sub>2</sub> *Chr.* 361 et *Makedonika* 15, 1975 (*Chr.* 1968-70) 244 no 126, pl. 168β. Nous remercions Mme J. Vokotopoulou, Ephore du Musée de Thessalonique de nous avoir procuré une photo du texte qui a permis de distinguer des traces de réglage qui donnent aux *omicron* d' "Αμμῶνι et de δῶρον un faux air d'*oméga*.

7. V. Zahmt 1971, 168-9.

8. *IG* IV<sup>2</sup>, 1, 94 col. Ib<sub>24</sub>; Pour Skylax nous avons utilisé l'édition de C. Müller, *Geographi Graeci Minores I*, Paris 1855, pp. 15-96.

9. Sur les raisons économiques et politiques qui ont dicté cette série de lois v. la très intéressante discussion de M. Ostwald dans *CPh* 83, 1988, 242 à propos du livre de Th. R. Martin, *Sovereignty and Coinage in Classical Greece*.

### 1.2. L'alphabet

L'alphabet utilisé dans la loi 1.1.1. est ionien : Η, Ω, absence du signe d'aspiration vocalique qui est le corollaire de l'utilisation de Η comme signe de voyelle, Ψ (*psi*); on a déjà ΟΥ pour /u:/ < /o:/ dans τούς (1. 21), mais encore Ε pour /e:/ dans [κατ]αλλάττεν (1.14)<sup>10</sup>.

Si [Δι]ονύσο̄[-] dans le document 1.1.2. est bien un datif, on aurait un alphabet qui ignore l'Ω, eubéen, attique...

Le texte 1.1.3. en revanche, si on tient à la datation de l'éditrice, est en alphabet ionien.

Les deux mots lisibles sur la dédicace 1.1.5. indiquent un alphabet non ionien.

### 1.3. La langue

La loi athénienne, bien utile pour l'étude de l'alphabet, n'a rien à nous enseigner sur la langue d'Aphytis. En effet, les formes [μη ἔλαττον (1.11), πράττωσι (1.12) et [κατ]αλλάττεν (1.14) montrent que le texte est en attique avec un «habillage» ionien concernant seulement l'alphabet. Athènes a visiblement fourni le texte à graver, l'*antigraphon*<sup>11</sup>.

Il reste à discuter peu de chose : a. le \*/a:/ est représenté par Η dans le radical d' Ἠγίας (1.1.3.), mais la désinence est attique et non pas ionienne.

b. Les restes de la finale du datif pluriel féminin de la première déclinaison ne sont pas très éclairants : on a [νύμφη]σι (1.1.4.) ce qui pourrait permettre de compléter soit effectivement par -ησι qui est une des désinences attiques d'avant ca 420 a.C.<sup>12</sup>, -ησι (attique) ou encore, -ηισι, -ησι (ionienne)<sup>13</sup>.

10. Ce qui est intéressant c'est la différence des alphabets utilisés entre les copies de cette loi qu'on connaît jusqu'à présent, trouvées dans des endroits différents: l'exemplaire de Cos est en alphabet attique, ceux de Smyrne, de Siphnos et de Symè en alphabet ionien. Le petit fragment au musée d'Odessa (*SEG* 21, 1965, 18) est également en alphabet ionien.

11. L'utilisation de l'alphabet ionien dans une loi émanant d'Athènes n'est pas étonnante. L. Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions*, Berlin-New York 1980, pp. 26-32 a souligné que l'administration athénienne utilisait cet alphabet très souvent dans ses documents traitant de relations avec l'«étranger» qu'il soit ionophone ou pas. Cf. les réflexions d'Y. Grandjean et Fr. Salviat à propos du décret trouvé à Thasos, *BCH* 112, 1988, 256.

12. Thumb-Scherer 1959, 293 § 322.

13. *Ibid.* 268 § 312b.

## 2. Mendè

§ 2.0 Introduction, § 2.1 Le corpus, § 2.2 L' alphabet, § 2.3 La langue

2.0. Mendè, sur la côte S.W. de la Pallène, fut une colonie érétrienne (Thuc. IV. 123.1). Le site est habité dès le XII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. a.C.<sup>14</sup>. Membre de la première Confédération athénienne avec un taux d'imposition<sup>15</sup> qui dénote une ville assez prospère, elle s'est révoltée contre Athènes en 423 (Thuc. IV. 123). Craignant les représailles athéniennes, Brasidas transporta les enfants et les femmes à Olynthe (Thuc. IV. 123.4). La ville fut reprise par les Athéniens dans le même été (Thuc. IV. 130.3 sqq.) et demeura dans la zone d'influence d'Athènes au moins jusque 415/4 (v. Zahrt 1971, 202). Vers 360, Mendè était indépendante<sup>16</sup> et ses relations avec Olynthe et ses alliés furent très hostiles (v. Zahrt *ibid.*).

### 2.1. Le corpus

2.1.1. Tétradrachmes, ca 510-480 a.C. Au droit (rétrograde) MIN – Brett 1955, 73-4, nos 546 et 547, pl. 30.

2.1.2. Tétradrachmes, 510-480 a.C. Au droit (rétrograde) MIN-ΔAION (?) – Brett 1955, 73, no 545, pl. 30.

2.1.3. Tétradrachmes, ca 500-450 a.C. Au droit MINΔAON – Head, *Hist. Num.*<sup>2</sup>, 210.

2.1.4. Tétradrachmes (450-405 a.C.) et tétroboles (405-348 a.C.). Au revers MENΔAION – Brett 1955, 74 nos 550-553, pl. 30.

2.1.5. Tétroboles, 405-348 a.C. Au revers MINΔAIH – Brett 1955, 74, no 554, pl. 30.

2.1.6. Tétroboles, ca 405-ca 348 a.C. Au revers MENΔAIH – Head, *BMC*, 82-3, no 8.

### 2.2. L' alphabet

Faute de datations plus précises pour les nos 5, et 6, on ne peut pas savoir quel alphabet a été utilisé à Mendè avant la fin du V<sup>e</sup> s.

14. H. Catling, *AR* 1986-7, 37; G. Touchais, *BCH* 111, 1987 (*Chr.* 1986) 550.

15. Robinson-Clement 1938, 283; Zahrt 1971, 201.

16. Elle est mentionnée dans la liste des théarodoques d'Epidaure (IG IV<sup>2</sup>, 1,94 col. Ib<sub>26</sub> – la graphie Μένδα est due apparemment au dialecte des rédacteurs du texte-) et par Skylax (*Périple*, 66).

### 2.3. *La langue*

Les informations sur la langue de Mendè sont extrêmement limitées:

a. Fermeture de la voyelle moyenne brève de la série antérieure au moins /-n (nos 1, 2, 3, 5).

b. Elimination du second élément de la diphtongue /ai//–V dans 3.

c. D'après la distribution ionienne, on a /ɛ:/ (graphie H) à la finale après /e,i,r/ dans 5 et 6.

L'évaluation du degré de pertinence de chaque trait évoqué *supra* laisse une impression décevante : pertinence zéro pour *a* et *b*. Seul *c* est typiquement ionien (asiatique, d'Eubée etc.).

### 3. Potidée

3.0. Potidée est située sur l'(ancien) isthme entre la Chalcidique occidentale et la presqu'île de Pallène. Elle fut une fondation corinthienne (Thuc. I.56.2, I.66). De cette période les traces sont très rares, faute peut-être de fouilles systématiques : son nom même qui trahit un dialecte non-assibilant, et une dédicace à Delphes faite par un Potidéen (v. *infra*); les monnaies sont sans intérêt pour la situation linguistique. Potidée n'est sans doute pas étrangère à la propagation de l'alphabet corinthien à Olynthe pré-chalcidienne (v. *infra* § 4.1.1) à condition que les monuments funéraires trouvés là n'aient pas été transportés de Potidée à Olynthe, où ils furent remployés, la distance entre les deux sites (60 stades, moins de 11 km) ne rendant pas l'hypothèse impossible.

A partir de 446/5, elle fait son apparition dans les catalogues athéniens des tributs. Revoltée en 432 et assiégée pendant plus de deux ans, elle a capitulé en 430/29. Après la prise de la ville par les Athéniens, les Potidéens ont été dépossédés de leurs biens; certains ont trouvé refuge auprès des Chalcidiens voisins (Thuc. II.70.4, Diod. XII.46.7). La ville a été colonisée peu après la capitulation par un millier d'ἑποικοὶ Athéniens<sup>17</sup> (Thuc. et Diod. *ibid.*). Il est possible qu'après la défaite athénienne à l'issue de la guerre du Péloponnèse, les Potidéens aient regagné leur ville comme d'autres populations expulsées<sup>18</sup>. Des stèles funéraires qui appartiennent assurément à des clérouques venus d'Attique ont été trouvées aux environs de Potidée. Leur date n'est pas tout à fait assurée, mais elles semblent appartenir

17. Pour la différence entre ἑποικοὶ et ἄποικοὶ v. la discussion chez Meiggs-Lewis, *Selection of Gr.Hist.Inscr.* 181, no 66.

18. Robinson-Clement 1938, 308 notent qu'au début du IV<sup>e</sup> s. les bronzes potidéens reprennent les types corinthiens.

à cette première clérouchie plutôt qu'à celle du IV<sup>e</sup> s. (v. *infra*), à cause de l'utilisation de l'alphabet préeuclidien en même temps que du posteucidien dans un de ces monuments<sup>19</sup> (on y utilise le H, mais pas le Ω).

Potidée fut l'alliée des Chalcidiens (Xen. *Hell.* V.2.15) avant 382 a.C. date à laquelle elle se rangea du côté des Lacédémoniens en guerre contre les Chalcidiens (Xen. *Hell.* V.2.24). En 364/3, la ville a été conquise par le général athénien Timothéos et en 362/1, une deuxième clérouchie athénienne fut envoyée à la demande des Potidéens (cf. *IG II<sup>2</sup>*, 114). Pourtant, du moins en apparence, Potidée resta indépendante (v. Zahrt 1971, 217-8). En 356 la ville fut prise par Philippe II qui la restitua aux Chalcidiens pour des raisons d'opportunité; les clérouques furent expulsés, les habitants vendus comme esclaves (Dém. *Phil.* II,20; *Sur l'Halonèse* 10; cf Diod. XVI.8.5)<sup>20</sup>. On n'a pas d'autres informations sur la ville jusqu'en 316, date à laquelle Cassandre decida la fondation, au même endroit, d'une ville nommée d'après lui Cassandrée «εις ἦν τὰς τε ἐκ τῆς χερρονήσου πόλεις συνώκισε καὶ τὴν Ποτίδαιαν, ἔτι δὲ τῶν σύνεγγυς χωρίων οὐκ ὀλίγα· κατώκισε δ' εἰς αὐτὴν καὶ τῶν Ὀλυθίων τοὺς διασωζομένους, ὄντας οὐκ ὀλίγους» (Diod. XIX.52.2).

3.1. Tels étant les tourments historiques, on ne s'étonne pas que les textes locaux actuellement connus datant d'avant(?)<sup>21</sup> et assurément d'après la fondation de Cassandrée, ne portent aucun signe de dorien. La donation *Syll.*<sup>3</sup> 332 datant de l'époque de Cassandre en est un bel exemple. La seule exception du texte, le génitif singulier Κυδία (l. 1), fait partie des apports morphologiques macédoniens, entre autres, intégrés et ensuite propagés grâce à la koiné<sup>22</sup>. La koiné de la région n'a aucune trace de substrat quelconque.

Finalement, les seuls traits du dialecte local sont fournis par cette dédicace de *ca* 475 a.C. (?) trouvée à Delphes<sup>23</sup>: vocalisme –e– pour le théonyme Apollon comme on l'attend d'un dialecte dorien τῶπελλῶγι

19. Aik. Romiopoulou, *AAA* 7, 1974, 192 no 3, fig. 3.

20. Pour ce livre nous avons utilisé l'édition de Ch. L. Sherman dans la collection Loeb.

21. Nous entendons le texte publié par D.M. Robinson, *TAPhA* 69, 1938, 60-2, no 14, révisé par M. Hatzopoulos 1988/1 dans son premier appendice (pp. 55-61). Nous sommes très sceptique sur la tentative de l'auteur de placer ce texte dans un certain contexte géographique et politique, à cause de l'incertitude des lectures aux ll. 8-10, le point crucial du texte.

22. V. en dernier lieu Cl. Brixhe – A. Panayotou, *Verbum* 11, 1988, 251-2.

23. Jeffery 1961, 363, 369 no 10, 415 pl. 70/10.

(1.2), fermeture du deuxième élément et diphthongaison du groupe /-eo/ dans Θευγέγες (1.1). En outre: réduction précoce de la diphthongue /ei/ > /è:/ dans Ποτῆδα[ιατας] (1.2)<sup>24</sup>, trait connu du corinthien, entre autres, avec des exemples remontant au VII<sup>e</sup> s. a.C.<sup>25</sup>; crase dans τῶπελλῶγι (1.2) qui présuppose une réduction de la diphthongue /ɔ:i/ > /ɔ:/ en pareil contexte.

#### 4. Olynthe, Toronè et deux autres cités non-identifiées<sup>26</sup> appartenant à la Confédération chalcidienne

§ 4.0 Préliminaires, § 4.1 Olynthe, § 4.1.1 Introduction, § 4.1.2 Le corpus, § 4.1.3 L'alphabet, § 4.2 Toronè, § 4.2.1 Introduction, § 4.2.2 Le corpus, § 4.2.3 L'alphabet, § 4.3 Les deux cités non identifiées, § 4.3.1 Introduction, § 4.3.2 Le corpus de Polichnè (?), § 4.4 Le corpus de Stolos (?), § 4.5 Une note sur le système numérique, § 4.6 L'écriture, § 4.7 La phonétique, § 4.7.1 Le vocalisme, § 4.7.2 Le consonantisme, § 4.8 La morphologie, § 4.8.1 La première déclinaison masculine, § 4.8.2 La première déclinaison féminine, § 4.8.3 Les thématiques, § 4.8.4 Les thèmes en -e/os-, § 4.8.5 Masculins en -i, § 4.8.6 Féminins en -i, § 4.8.7 Thèmes en -u, § 4.8.8 Thèmes en -eu, § 4.8.9 Les adjectifs κοινός et ξυνός, § 4.8.10 Verbes : flexion thématique et flexion athématique, § 4.8.11 Le numéral «mille», § 4.9 Conclusions

4.0. Le regroupement de ces quatre sites pourrait paraître étonnant, mais il a été voulu pour les raisons suivantes : d'abord Olynthe passe sous contrôle chalcidien dès 479 a.C. (v. *infra* § 4.1.1). Toronè est une fondation chalcidienne et fait partie de la Confédération chalcidienne (au moins) au IV<sup>e</sup> s. Les deux autres cités font aussi partie de la Confédération<sup>27</sup>.

4.0.1. Il est inutile de reprendre ici *ab ovo* la discussion sur l'origine non-eubéenne du peuple appelé par les sources Χαλκιδεῖς. Il a été soulevé plusieurs fois depuis E. Harrison<sup>28</sup> et repris relativement récemment par Zahrnt (1971, 12-27).

24. A corriger ainsi le Ποται- dans la transcription de Jeffery. L'ethnique y est restitué Ποτῆδα[νιάτας].

25. Bartoněk 1966, 78.

26. L'attribution du matériel épigraphique à deux sites antiques différents et pas à un seul, est une inférence de Hatzopoulos 1988/2, 16-8. Le même a proposé à titre d'hypothèse d'identifier Kellion (toponyme actuel) avec l'anc. Stolos et l'act. Smixi avec l'anc. Polichnè.

27. Zahrnt 1971, 109, 246 note 398; Hatzopoulos 1988/2, 66-8.

28. Dans l'article intitulé *Chalkidike*, CQ 6, 1912, 93-103, 165-78.

Les défenseurs de la «thèse eubéenne»<sup>29</sup> n'ont pas manqué de souligner les points faibles de cette théorie dont une bonne partie était fondée sur le silence des sources, avant Polybe, sur l'origine des Chalcidiens.

Le matériel épigraphique était utilisé très peu dans cette discussion, à l'exception du traité d'alliance du début du IV<sup>e</sup> s. (v. *infra* 4.1.2.18). Pourtant, ce ne sont pas les documents qui font défaut...<sup>30</sup>

#### 4.1. Olynthe

4.1.1. Olynthe était, selon Hérodote (VIII.127) une ville bottiéenne. En 479 a.C. Artabas, avant la retraite de l'armée perse, a donné la ville à Critoboule de Toronè ἐπιτροπεύειν καὶ τῷ Χαλκιδικῷ γένει καὶ οὕτω Ὀλυνθον Χαλκιδέες ἔσχον.

De la période d'avant 479, il y a peu de traces concernant la situation linguistique : deux documents inscrits en alphabet corinthien (*infra* nos 21 et 22) dont il a été question déjà *supra* § 3.0. Pour ne pas mêler la discussion sur ces deux documents avec celle sur les textes d'après 479, voici quelques remarques :

– Dans le premier document (*infra* 4.1.2.21), amuïssement du –w– dans Πολυξενας (gén. fém.) ce qui serait bizarre pour un texte en dialecte corinthien où *F* se conserve dans la graphie en toutes positions à l'époque archaïque. Cela pourrait signifier que l'alphabet corinthien y notait un dialecte qui a perdu le \*/w/ sans connaître l'allongement compensatoire, mais, s'agissant d'un anthroponyme, il convient de ne pas surestimer ce témoignage. A noter pourtant la finale –ā qui n'est pas ionienne–attique.

– Dans le deuxième document (4.1.2.22), Νευμους doit être compris comme le génitif de l'hypocoristique fém. Νεομώ issu d'un composé du type Νεομήνιος, Νεόμανδρος etc. avec fermeture du deuxième élément et diphtongaison (cf. *supra* § 3.1. Θευγέγες de Potidée). A noter la déclinaison en –οῦς d'après le modèle attique et sa notation qui est conforme aux règles graphiques corinthiennes : en effet, dans ce dialecte, à cause de la monophtongaison précoce de la

29. Notamment D.W. Bradeen, *The Chalcidians in Thrace*, *AJPh* 73, 1952, 356-80; L. De Salvo, *Le origini dei Calcidesi di Tracia*, *Athenaeum* 46, 1968, 47-53; E. Bettolini, *Sull'origine dei Calcidesi di Tracia*, *Aevum* 57, 1983, 51-9.

30. L'expression «escasa y dudosa documentación» à propos de la Chalcidique est bien injuste et bizarre pour des études récentes. Il en est ainsi bien sûr quand la documentation concernant la région comprend uniquement *SGDI* et une partie des textes de Jeffery!

diphthongue \*/ou/, OV note dès l'époque archaïque indifféremment le /o:/ issu de la monophthongaison de \*/ou/ ou de la contraction /o+o/ comme dans notre cas (l'attique ne connaît alors que la graphie -ΟΣ)<sup>31</sup>. Avec deux anthroponymes, on ne peut pas tirer de conclusions valables. Il faut noter pourtant les relations bien compliquées de l'alphabet et de la langue.

Olynthe fut membre de la première Confédération athénienne. Elle s'est révoltée avec Potidée et d'autres cités chalcidiennes et bottiéennes. Perdicas, alors roi de la Macédoine, a proposé aux Chalcidiens d'abandonner leurs villes qui, situées sur les côtes, étaient une proie facile pour la marine athénienne, et de s'installer à Olynthe, plus facilement défendable (Thuc. I. 58. 2, cf. Diod. XII. 34.2). C'est chose faite en 432 a.C.; les habitants des villes côtières révoltées, après avoir détruit leurs maisons, se sont rassemblés à Olynthe<sup>32</sup>. D'après un passage de Strabon (VII, fr. 11), les nouveaux venus proviennent essentiellement de la péninsule de Sithonie, où il y avait une trentaine de colonies envoyées jadis par Chalcis. Le synécisme a eu sans doute de lourdes conséquences sur la vie quotidienne. La population d'Olynthe a doublé ou même triplé<sup>33</sup>. La création d'un état fédéral, peut-être déjà au V<sup>e</sup> s., a indubitablement accentué les effets du synécisme sur la langue : brassage des parlers locaux et élimination des «dialectismes criants», cristallisation d'une langue administrative pour les besoins de la chancellerie, commune aux états membres<sup>34</sup>.

La première moitié du IV<sup>e</sup> s. fut pour Olynthe, à la tête de la Confédération chalcidienne, extrêmement troublée. Tour à tour contre les Macédoniens d'Amyntas III, les Lacédémoniens, les Athéniens, jusqu'à la destruction en 348 par Philippe II, les Olynthiens sont arrivés victorieux jusqu'à Pella, mais ils ont vu aussi leur *chôra*

31. Buck 1955, 29-30 § 25d et 165 § 254.

32. V. l'étude magistrale de M. Moggi, *I sinecismi interstatali greci* I, Pise 1976, 173-89.

33. D.M. Robinson et J.W. Graham, *Excavations at Olynthus VIII, The Hellenic House*, Baltimore 1938, 42-4 évaluent la population totale d'Olynthe vers 348 a.C. à 12.000-15.000. Les chiffres pour la période immédiatement après 432 n'étaient pas, peut-être, de beaucoup inférieurs.

34. Cf. la création des «Koinai» locales dans le cadre de la Ligue étolienne (L. Palmer, *The Greek Language*, Londres-Boston 1980, 189-91), ou dans la Ligue thébaine où une Koina, «un béotien standard», a été créée sur la base du parler de Thèbes (v. G. Vottéro, *Le dialecte grec de Béotie*, thèse en préparation à l'Université de Nancy II, §§ 1.5.2.2., 1.6.2.2., 1.6.2.3). Nous remercions M. Vottéro pour ces références.

dévastée et leur ville prise déjà en 379 par les Spartiates ou rayée de la carte en 348, si l'on en croit Démosthène (*Phil. III*, 26). Les fouilles systématiques qu'on y a faites semblent confirmer en partie cette dernière information : bien que la ville n'ait jamais été reconstruite et qu'elle ait été en grande partie abandonnée à cette époque, certains habitants y sont restés à peu près jusqu'à la fondation de Cassandree (v. *supra* § 3.0 et Robinson-Clement 1938, 363–372).

Le lecteur comprendra l'extrême brièveté de notre esquisse historique et archéologique concernant Olynthe; une longue discussion serait hors du cadre fixé dans l'introduction puisqu'elle ne servirait en rien la description de la langue. On se contentera donc de renvoyer à Zahrt 1971, 80–111 pour une analyse fort détaillée et approfondie de l'histoire événementielle et politique d'Olynthe et de la Confédération dont elle était le leader.

#### 4.1.2. *Le corpus*

##### 4.1.2.1. Tétroboles, 500–450 a.C. De la Chalcidique? De Chalcis?

Α ↓

↓ Κ

Robinson-Clement 1938, 292–3; Cf. Jeffery 1961, 82–3; Zahrt 1971, 21–3.

##### 4.1.2.2. Tétradrachmes, ca 355–ca 352 a.C.

Rev. Χαλκιδέων ἐπὶ Ἀννίκα

Robinson-Clement 1938, 76–8; P. Clement, *AncMac* I, 252–5 sur la datation qui est réfutée par Zahrt 1971, 130.

##### 4.1.2.3. Tétradrachmes et statères en or, ca 352 – ca 350 a.C.

Rev. Χαλκιδέων ἐπὶ Εὐδωρίδα

Robinson-Clement 1938, 83–4.

##### 4.1.2.4. Tétradrachmes, 379–ca 376 a.C.

Rev. Χαλκιδέων ἐπὶ Ἀσκληπιόδωρῶ

Robinson-Clement 1938, 56–8

##### 4.1.2.5. Tétradrachmes, ca 364–ca 361 a.C.

Rev. Χαλκιδέων ἐπὶ Τιμάρχου

Robinson-Clement 1938, 64–5; cf. P. Clement, *AncMac* I, 252–5.

##### 4.1.2.6. Tétradrachmes et statères en or, ca 376–ca 373 a.C.

Rev. Χαλκιδέων ἐπὶ Ἀρχιδάμου

Robinson-Clement 1938, 68–71; cf. P. Clement, *AncMac* I, 252–5

##### 4.1.2.7. Tétradrachmes, ca 367–ca 364 a.C.

Rev. Χαλκιδέων ἐπὶ Λεάδεος

- Robinson–Clement 1938, 62–4; cf. P. Clement, *AncMac* I, 252–5  
 4.1.2.8. Sur des monnaies en bronze, non datées  
 Χαλκιδίων
- Robinson–Clement 1938, 197  
 4.1.2.9. Balle de fronde en plomb, avant 348 a.C.  
 Κλεο/βούλδ
- Robinson 1941, 427–9, nos 2202–2216  
 4.1.2.10. Balle de fronde en plomb, ca 400–348 a.C.  
 Ποτάμιος
- Robinson 1941, 433–4, nos 2242–2243  
 4.1.2.11. Balle de fronde en plomb, ca 400–348 a.C.  
 Ἀρχίης ώραϊος
- Robinson 1941, 422–3, no 2180; cf. Guarducci, *Ep.Gr.* II, 1969, 521–2  
 4.1.2.12. Balle de fronde en plomb, V<sup>e</sup> s.?  
 Dr. Ὀλυ(νθίων), rev. Σωσιῶ (rétr.)
- Robinson 1941, 431, no 2227, pl. 132.  
 4.1.2.13. Balle de fronde en plomb, ca 400–348 a.C.  
 Νικίου
- Robinson 1941, 429–30, no 2219, pl. 132.  
 4.1.2.14. Tuile timbrée, du V<sup>e</sup> s.?



] γρε [  
 ]·[

- D.M. Robinson, *o.c.* (*supra* note 33) 234–6, fig. 19 (sans transcription)  
 4.1.2.15. Tuile timbrée, du V<sup>e</sup> s.?



Ποσῆ[δ]ίππδ?

- D.M. Robinson, *l.c. supra* no 14.  
 4.1.2.16. Tuile inscrite, V<sup>a</sup> s. – D.M. Robinson, *TAPhA* 65, 1934, 134–5, no 12, pl. VI/11.  
 4.1.2.17. Graffito sur une lampe en bronze – Vers la fin du V<sup>e</sup> s. – D.M. Robinson *TAPhA* 65, 1934, 136 no 13, pl. VI/12  
 4.1.2.18. Traité d'alliance entre Amyntas III et la Confédération chalcidienne, ca 393 (ou entre 393 et 389 a.C.) – M. Tod, *GHI* II, 30–4, no 111; cf. Zahrt 1971, 122–4.

4.1.2.19. Traité d'alliance entre les Chalcidiens et Grabos, roi d'Illyrie, 358–début 356 a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 69, 1938, 44–7, no 2, pl. II/2.

4.1.2.20. Traité d'alliance entre Philippe II et les Chalcidiens, 356 a.C. (ou fin 357–début 356 a.C.) – M. Tod, *GHI* II, 171–4, no 158.

4.1.2.21. Monument funéraire en alphabet corinthien, 500–480 a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 62, 1931, 40–2, no 1, pl. I/1; Jeffery 1961, 363–4, 369, no 12.

4.1.2.22. Monument funéraire en alphabet corinthien, 500–480 a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 69, 1938, 43–4, no 1, pl. I/1; Jeffery 1961, 363–4, 369 no 13, 415, pl. 70/13.

4.1.2.23. Stèle funéraire, *ca* 400 a.C., *SEG* 27, 1977, 296

4.1.2.24. Stèle funéraire du début du IV<sup>e</sup> s., *SEG* 29, 1979, 624.

4.1.2.25. Stèle funéraire provenant d'Athènes, *ca* 450–425 a.C., Jeffery 1961, 364, 369, no 14, 416, pl. 71/14. Dans *IG* II<sup>2</sup>, 3242 on lit pourtant Ἀντίφιλος Ὀλύνθιος.

4.1.2.26. Stèle funéraire provenant d'Athènes, du IV<sup>e</sup> s. a. C.? *IG* II<sup>2</sup>, 3249.

4.1.2.27. Borne trouvée au S. du village Hag. Pantéléèmon, au “métochi Zographou”, à l' O.–N.O. d'Olynthe. Elle devrait marquer les limites occidentales de son territoire avec la Bottikè. Fin V<sup>e</sup>/début IV<sup>e</sup> s. – *SEG* 2, 1925, 408.

4.1.2.28. Prêt, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 65, 1934, 130–1, no 6, pl. IV/6; Hatzopoulos 1988/2, 60–1, pl. XX–XXI (*sic*).

4.1.2.29. Prêt, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *Excavations at Olynthus* II, 1930, 110; Hatzopoulos 1988/2, 58–9, pl. XXII–XXIII (*sic*).

4.1.2.30. Acte de vente, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 69, 1938, 52–4, no 6, pl. V/6; cf. *ibid.* 70, 1939, 62.

4.1.2.31. Acte de vente, entre les années 356 et 349 a.C. (Hatzopoulos 1988/2, 72; nous n'avons pas adopté les datations plus raffinées que l'auteur propose à titre hypothétique, comme lui-même le souligne, *ibid.* p. 74) – D.M. Robinson, *TAPhA* 59, 1928, 225–31, pl. I.

4.1.2.32. Acte de vente en trois? fragments, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 59, 1928, 231–2, pl. II; cf. Hatzopoulos 1988/2, 28–9, pl. XII (fr. a et b).

4.1.2.33. Acte de vente contemporain du no 31 – D.M. Robinson, *TAPhA* 62, 1931, 42–9, no 2, pl. I/2.

4.1.2.34. Acte de vente, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 62, 1931, 49–51, no 3, pl. II/1.

4.1.2.35. Acte de vente, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 62, 1931, 51–3, no 4, avec fac-similé.

4.1.2.36. Acte de vente, contemporain des nos 31 et 33–D.M. Robinson *TAPhA* 65, 1934, 124–7, no 3, pl. II/3.

4.1.2.37. Acte de vente, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 65, 1934, 127–9, no 4, pl. III/4.

4.1.2.38. Acte de vente, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 65, 1934, 129–30, no 5, pl. III/5.

4.1.2.39. Acte de vente, *ca* 375–*ca* 350 a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 69, 1938, 47–50, no 3, pl. III/3.

4.1.2.40. Acte de vente, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 69, 1938, 50–1, no 4, pl. I/4.

4.1.2.41. Acte de vente, IV<sup>a</sup> a.C. – D.M. Robinson, *TAPhA* 69, 1938, 51–2, no 5, pl. IV/5.

#### 4.1.3. *L'alphabet*

– La variété de *khi* utilisée dans le no 1 est celle des alphabets dits «rouges», dont l'eubéen. En dehors de cette série de tétrabolos dont la provenance de Chalcidique est contestée, on trouve le même signe (variante Ψ) dans le système numérique, valant 1000.

– La variété de *gamma* utilisée dans le no 14 est largement employée dans les colonies eubéennes de l'Occident. Celle du *rho* est courante en Eubée au V<sup>e</sup> s.

– Il n'est pas tout à fait sûr que dans 15 la lettre *san* soit employée : cela dépend de l'orientation de l'écriture; on pourrait avoir un *sigma*.

– La variété de *lambda* (Λ) dans 16 est utilisée comme forme cursive en Ionie avant 550 (Jeffery 1961, 325) et elle n'est pas inconnue en Eubée (*ibid.* 79). La forme «arrondie» du *sigma* est connue à Rhégion et Zanklè entre 500–450 a.C. – Utilisation de O pour rendre le /o:/.

– Le no 17 est en alphabet non ionien.

#### 4.2. **Teronè<sup>35</sup> ou Toronè**

4.2.1. Toronè fut une colonie chalcidienne (Diod. XII. 68.6). Le site a eu des contacts avec l'Attique et l'Eubée dès la fin du XII<sup>e</sup>/début du XI<sup>e</sup> s. La construction d'une enceinte au VIII<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> s. constituait une des premières préoccupations des colons<sup>36</sup>.

35. Cette forme figure sur les émissions monétaires du V<sup>e</sup> s. (v. notre no 4.2.2.6).

36. Les informations archéologiques proviennent des rapports de fouilles donnés par A. Kampitoglou dans *Ergon* et *PAAH* depuis 1975.

Membre de la première Confédération athénienne; elle a été prise en 424/3 par Brasidas (Thuc. IV. 110–6) et reprise en 422 par Cléon, qui a asservi les femmes et les enfants et emmené les hommes comme captifs en Attique (Thuc. V. 2–3). Selon les dispositions de la paix de Nicias, ils ont été échangés à nombre égal contre des prisonniers Athéniens. Au IV<sup>e</sup> s., étant membre de la Confédération chalcidienne, Toronè tomba entre les mains des Lacédémoniens en 381 a.C. (Xen. *Hell.* V. 3.18). Vers 364–363, les Athéniens s'emparèrent de la ville (Diod. XV. 81.6). En 349, Philippe II l'a prise, mais il ne l'a pas détruite.

#### 4.2.2. *Le corpus*

4.2.2.1. Stèle funéraire provenant d'Athènes, 450–400? *IG* I<sup>2</sup>, 1043; Jeffery 1961, 363, 369, no 8.

4.2.2.2. Stèle funéraire provenant d'Athènes, *ca* 475–450? *IG* I<sup>2</sup>, 1044; Jeffery 1961, 363, 369, no 7.

4.2.2.3. Stèle funéraire provenant d'Athènes, du IV<sup>e</sup> s.? *IG* II<sup>2</sup>, 3396.

4.2.2.4. Stèle funéraire provenant d'Athènes, du V<sup>e</sup> s. – *IG* I<sup>2</sup>, 1074.

4.2.2.5. Acte de vente; IV<sup>a</sup> a.C. – *SEG* 24, 1969, 574.

4.2.2.6. Sur plusieurs émissions du V<sup>e</sup> s. a.C.

Rev. TE

Head, *BMC*, 107–8, nos 7–10.

#### 4.2.3. *L'alphabet*

L'alphabet ionien est utilisé sur les monuments funéraires des Toronéens morts à Athènes durant le V<sup>e</sup> s. a.C.

#### 4.3. **Les deux cités non identifiées act. Smixi (= anc. Polichnè?) et act. Kellion (= anc. Stolos?).**

4.3.1. De la céramique attique du milieu du VI<sup>e</sup> s. corinthienne et locale (?) a été signalée dans la région des deux sites<sup>37</sup>.

37. Ph. Petsas, *Makedonika* 14, 1974 (*Chr.* 1968-70) 312 no 41, 321 no 41 et 336 no 47.

#### 4.3.2. *Le corpus de Polichnè (?)*

4.3.2.1. Acte de vente, entre 356–349 a.C. (pour cette datation v. *supra* no 4.1.2.31) – S. Pélékidès, *AD* 9, 1924–25 (*Parartèma* 1922–25) 40, no 1, fig. 8; Hatzopoulos 1988/2, 33–4, no 5, pl. XIV.

4.3.2.2. Acte de vente, entre 356–349 a.C. – S. Pélékidès, *l.c.* (*supra* no 4.3.2.1.) no 2, fig. 9; D. Hennig, *Kaufverträge über Häuser und Ländereien aus der Chalkidike und Amphipolis*, *Chiron* 17, 1987, 156–60, pl. 1; Hatzopoulos 1988/2, 34–40, no 6, pl. XV–XIX (*sic*). La troisième publication est indépendante de la deuxième.

#### 4.4. *Le corpus de Stolos (?)*

4.4.1. Acte de vente, entre 356–349 a.C. – Hatzopoulos 1988/2, 23–7, no 2, pl. IX et X.

4.4.2. Acte de vente, entre 356–349 a.C. – Hatzopoulos 1988/2, 19–23, no 1, pl. VIII.

4.4.3. Acte de vente, entre 356–349 a.C. – Hatzopoulos 1988/2, 31–3, no 4, pl. XIII.

4.4.4. Acte de vente, entre 356–349 a.C. – Hatzopoulos 1988/2, 27–31 no 3, pl. XI.

#### 4.5. *Une note sur le système numérique*

Dans un article intitulé *X=10* (*Phoenix* 23, 1969, 347–58) J. Walter Graham a bien reconnu les valeurs du système numérique utilisé dans les actes de vente l'Olynthe :  $\Psi$  vaut 1000,  $\text{Ϝ}$  vaut 100 et  $\text{X}$  vaut 10.  $\Psi$  ne peut être que l'initiale de χίλιοι. La valeur /ps/ que Graham accorde à  $\Psi$  est erronée, il n'y a jamais eu en grec un numéral, \*ψίλιοι; simplement dans les alphabets dits «rouges», dont l'eubéen,  $\Psi$  rendait /kh/.

$\text{Ϝ}$  est la forme cursive du signe  $\text{Ϟ}$  qui notait l'aspiration : il s'agit de l'initiale de ἑκατόν. Ce signe étant en désuétude dans l'alphabet, au IV<sup>e</sup> s. continue d'être employé dans le système numérique. Cela n'a rien d'extraordinaire et ne nécessite pas une comparaison avec les systèmes numériques étrusque ou lydien (cf. l'utilisation de *di-gamma*, de *Ϟορρα*...). En revanche, si la valeur arithmétique «dix» de X est probable, la raison de l'utilisation de ce signe pour δέκα pose un problème, d'autant plus que dans l'alphabet eubéen X note /k+s/.

#### 4.6. L'écriture

Note: Dans l'étude de l'écriture et de la langue les références OL valent Olynthe, TO Toronè, PO? Polichnè (?) et ST? Stolos (?) Les numéros renvoient au corpus de chaque site.

Ici sont décrits les effets de l'écriture (et non de l'alphabet) abordés *supra* §§ 4.1.3 et 4.2.3.

L'alphabet ionien a été adopté en Chalcidique – là où il n'était pas déjà utilisé – sans doute au tout début du IV<sup>e</sup> s. Le système de notation a connu pendant toute la première moitié du IV<sup>e</sup> s., ici comme ailleurs, la même hésitation quant à la notation du /o:/ qui était déjà prononcé [u:], entre la graphie ancienne O et la graphie moderne OY. La première se réfugie dans le domaine conservateur par excellence, la morphologie. Au milieu du lexème la nouvelle graphie a pu s'imposer sans problème. Ainsi la finale des génitifs thématiques a très souvent –O, Ἀσκληπιοδώρῶ OL 4 sur le tétradrachme des années 379–ca 376, mais Ἀρχιδάμου dans le nom du magistrat qui lui succède (OL 6). Dans le même document OL 33 on a Μητρίχῶ, τοῦ, Θεοδώρου, Πολυξένῶ, τοῦ Διοδώρου etc. La plus belle illustration de ce qui vient d'être dit est le génitif Κλεοβούλῶ OL 9 avec graphie conservatrice à la finale et novatrice dans la racine. Un autre exemple intéressant présente la séquence Διονυσίῶ τοῦ (...) dans ST? 3<sub>5-6</sub>. La divergence n'est peut-être pas due au hasard : ΔΙΟΝΥΣΙΟ en raison de son statut peut correspondre à deux cas. TO pour les mêmes raisons, peut correspondre à trois; il est donc plus ambigu que Διονυσίῶ et par conséquent, éventuellement, plus perméable à l'innovation qui élimine l'ambiguïté.

#### 4.7. La phonétique

##### 4.7.1. Le vocalisme

- a. Le /a/. Les deux exemples d'échange A ~ E ne semblent pas avoir d'importance pour le dialecte décrit : le premier concerne le lexique, τάμνο[ντας ὄρκια] OL 20<sub>6</sub>. Τάμνω est une isoglosse que l'ionien et le dorien partagent en face de τέμνω des autres dialectes<sup>38</sup>. – Le deuxième exemple concerne un nom propre macédonien qui dans OL 18 A<sub>1,2</sub> a la forme Ἐρριδαίου (gén.), tandis

38. Thumb–Scherer 278. § 312. 18.

que dans les documents attiques on trouve 'Αρριδαίου<sup>39</sup>. Dans ce dernier cas, on ne peut pas exclure l'influence du -r- voisin, qui, étant apical probablement, comme en grec moderne, exerce une action ouvrante sur la voyelle qui précède<sup>40</sup>. On ne peut pas exclure non plus la possibilité que le /e/ en Macédoine même avait une articulation ouverte [ä], entendu [a] par les Athéniens.

- b. Le /e/. – La forme *iep-* est la seule attestée dans notre domaine.
- Formes reflétant la métathèse de quantité : Φανόλεω OL 37<sub>8,9</sub>, Εύβουλίδεω OL 31<sub>3-4</sub>, partiellement dans le radical de Λεάδεος OL 7 (< \*la:wo-swa:d- avec haplogie).
  - Contrairement à l'ionien oriental et à une partie de l'ionien des îles d'Égée où le /e/ s'allonge après l'amuïssement du -w- dans le groupe -nw-, le domaine dialectal que nous examinons semble conserver le /e/ dans cette position comme l'attique et l'eubéen qui n'ont pas connu les troisièmes allongements compensatoires. Ainsi Ξένωγος PO? 2<sub>17</sub>, Θεόξενος OL 36<sub>9</sub> etc. – On sait que la distribution la plus ancienne (avant les textes alphabétiques) était *ens/-C,V*; dans un deuxième stade (toujours avant les textes alphabétiques) il y a eu répartition *ens/-V, es/-C*. A la suite des deuxièmes allongements compensatoires (là où ils ont eu lieu, en ionien-attique par exemple) on a *es/-C, e:s/-V*. Au deuxième, ou le plus souvent au troisième stade il y a eu tendance à généraliser la variante antéconsonantique ou antévocalique. Ainsi on a en ionien *es* (graphie ΕΣ), en attique classique *e:s* (ΕΣ, et à partir du IV<sup>e</sup> s. ΕΙΣ). Dans le domaine qui nous occupe on a ἔσοδον OL 32 fr. C<sub>2</sub>, ἐς τό OL 20<sub>8</sub>, ἐς ἔτεα OL 41<sub>11</sub>, ἐς τ[ήν] OL 18A<sub>6</sub>.
  - L'hapax [μ]εσεμβρίην PO? 2<sub>15</sub> (att. μεσημβρία, ion. litt. μεσαμβρία) s'il n'est pas dû à une faute du lapicide<sup>41</sup>, est dû à une assimilation progressive, cf. μέγᾱθος, forme ancienne conservée par l'ionien face à l'attique μέγεθος<sup>42</sup>.

39. Exemples chez Threatte 1980, 129 § 6.02b.

40. Phénomène de phonétique générale, cf. Grammont 1933, 217.

41. Ainsi Hennig, *Chiron* 17, 1987, 160.

42. Pour ce dernier v. Schwyzer, *GrGr I*, 255, Lejeune 1972, 238 § 254. Des deux explications fournies par Hatzopoulos 1988/2, 44 à propos de cette forme, la première est impossible puisqu'on ne peut pas faire intervenir la loi d'Osthoff à l'époque alphabétique : elle est en effet antérieure à la chute des occlusives finales et si on peut encore se demander si elle est antérieure ou postérieure aux textes mycéniens on ne peut pas abaisser sa date au premier millénaire (v. Lejeune 1972, 219-20, § 225). La deuxième elle même ne nous paraît pas plus probable.

- Fermeture occasionnelle de /e/ en hiatus : Χαλκιδίων OL 8.
- c. Le /o/. Il a été proposé récemment de reconnaître dans la séquence ΩΣΟΡΡΟΥΣ (PO? 2<sub>13</sub>) une graphie ὄρρους pour ὄρους («bornes») <sup>43</sup> avec une voyelle brève restant intacte devant *-rw-* > *-rr-*. Même si on admet que le *-w-* se soit conservé en Eubée plus tard que dans les autres régions de l'ionien-attique <sup>44</sup>, il reste encore à trouver des exemples sûrs du traitement *-rw-* > *-rr-* <sup>45</sup>. L'exemple allégué de PO? 2 ne peut pas supporter une telle thèse puisque son interprétation est très douteuse.
- d. Le /a:/. On sait que le \*/a:/ s'est palatalisé en /ε:/ (via /ä:/) en ionien-attique. En attique seulement, cette mutation est conditionnée : elle est bloquée après /e,i,r/. En eubéen <sup>46</sup> cette règle ne s'est pas produite sauf sous influence attique à une époque récente : on a donc *-εη*, *-ιη*, *-ρη* en face de l'attique *-εα*, *-ια*, *-ρα*. Même situa-

43. Hatzopoulos 1988/2, 45, 48. Nous donnons ci-dessous le texte de l'inscription en majuscules d'après les photos publiées et ensuite les deux transcriptions qui ont été données par Hennig (*Chiron* 17, 1987, 156-60, pl. 1) et Hatzopoulos (1988/2, 34-40, no 6, pl. XV-XIX (*sic*)).

ΤΟΧΩΡΙΟΝΟΕΠΡΙΑΤΟΠΑΡ  
 ΛΛΙΒΟΥΛΗΣΩΣΟΡΡΟΥ  
 ΙΔΙΑΤΩΝΛΥΣΙΑΤΑΠΡΟΣ  
 ΕΣΕΜΒΡΙΗΝΠΑΝΤ

Hennig :

[κ]

I.11 [αί] τὸ χωρίον ὀ ἐπρίατο π[αρά]  
 [Κ]αλιβούλης ὠσορρου  
 ΙΔΙΑΤΩΝΛΥΣΙΑ τὰ πρ[ὸς μ]-  
 εσεμβρίην πάντ[α]

Hatzopoulos :

I.12 [καί] τὸ χωρίον ὀ ἐπρίατο παρ[ά]  
 [Κ]αλιβούλης ὠς ὄρρους  
 [ἔ]χει διὰ τῶν Λυσία τὰ πρὸς  
 [μ]εσεμβρίην πάντα

Hennig reconnaît dans ΩΣΟΡΡΟΥ le patronyme de Kalliboulè mais, comme lui-même l'admet (p. 159 note 55) l'absence de l'article τῆς devant le patronyme est «bemerkenswert», ou plutôt, gênante. Dans le texte de Hatzopoulos on n'aperçoit guère ce que pourraient bien signifier les mots ὠς ὄρρους [ἔ]χει διὰ τῶν Λυσία (...).

44. V. dans ce sens Del Barrio Vega 1987, 215-9.

45. V. Lejeune 1972, 158-9, § 159.

46. Del Barrio Vega 1987, 111, 442.

tion qu'en eubéen dans la région que nous examinons (v. les exemples *infra* § 4.7.1e).

– Il y a de rares traces de conservation de \*/a/ dans la racine de certains noms propres : Ἀρχιδάμου OL 6 (il s'agit d'un magistrat monétaire), ou dans Θρασυλάου OL 34<sub>4</sub>; mais ces exceptions dans l'onomastique n'ont pas de conséquences pour la langue.

- e. Le /ε:/ . On a vu *supra* § 4.7.1d que d'après la distribution ionienne on a la désinence –ης pour les masculins et –η pour les féminins dans tous les environnements : Ἀρχίης (nom.masc.) OL 11, Ὀλυθίη OL 26 (d'Athènes où justement on attendrait –ία), οἰκίην OL 31<sub>4-5</sub> et *passim*, τῆς συμ[μ]αχίης OL 20<sub>8</sub> etc. Cf. pourtant τὴν οἰκίαν OL 40<sub>6</sub>.
- f. Le /e:/ . Comme dans tout le groupe ionien-attique il y a eu un /e:/ issu de la contraction /e+e/ et des allongements compensatoires. Ainsi le nomin. μείς (la seule forme attestée) est la forme attendue en ionien (en face de l'att. μῆν)<sup>47</sup> : OL 31<sub>10</sub>, TO 5<sub>2</sub>, ST? 3<sub>3</sub> etc.
- g. Le /ɔ:/ . Comme dans la série antérieure, on devrait avoir, initialement au moins, deux voyelles longues d'aperture moyenne dans la série postérieure. Que s'est-il passé pourtant quand le /o:/ s'est fermé en /u:/? Logiquement, le /ɔ:/ a pris une position centrale en devenant ainsi la contrepartie du /o/. La graphie Ἀπο[λ]λωδῶρου dans OL36<sub>2-3</sub> est-elle un indice? Ici bien sûr, ce n'est pas seulement le timbre qui est en cause, mais aussi la quantité<sup>48</sup>.
- Dans une série d'actes de vente on a la graphie οὐνή (att. ὠνή): OL 36<sub>2</sub>, 37<sub>1</sub>, 38<sub>2</sub> (contre un exemple d'ὠνή en 30<sub>1</sub>), PO? 1<sub>1</sub>, ST? 1<sub>1</sub>, 2<sub>1</sub>, 3<sub>2</sub>, 4<sub>2</sub>. A Toronè on n'a qu'un exemple d'ὠνή 5<sub>1</sub>. Visiblement on a affaire à une graphie qui rend [u:ne:]. Dans une étude antérieure<sup>49</sup> nous avons essayé de mettre en rapport ces formes<sup>50</sup> avec des gloses

47. Pour sa formation v. Lejeune 1972, 220 note 6.

48. Nous laisserons de côté la graphie βεβαιοταί dans un acte de vente réédité par Hatzopoulos 1988/1, 42 note 5, pl. X. Basilika (toponyme actuel) comme toute la région d'Anthémonte, appartenait dès le VI<sup>e</sup> s. a.C. à la Macédoine sauf pendant quelques intervalles au cours de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. (v. Zahrnt 1971, 152-4 et en dernier lieu Papazoglou 1988, 202-3). Il n'est pas clair donc si cette graphie doit être mise en rapport avec les Chalcidiens. Ceux-ci contrôlaient au moment de la rédaction de cet acte la cité en question comme Hatzopoulos *l.c.*, p. 42 a supposé avec vraisemblance.

49. Dans *AncMac IV*, 418-9.

50. Il faut y ajouter maintenant l'anthroponyme Κάνοον dans la liste de prêtres de Kalindoia (J. Vokotopoulou, dans *AncMac IV*, 87-114, l. 22). Kalindoia était une ville bottiétienne annexée par Philippe II à la Macédoine. Les prêtres étaient probablement des Macédoniens installés dans la région.

qui avaient le même vocalisme /u:/ au lieu de l' /ɔ:/ attendu par la Koiné et qui étaient données par les lexicographes comme macédoniennes. En tout état de cause il n'y a que deux solutions: ou bien il s'agit d'un développement chalcidien parallèle à celui du macédonien, ou bien les lexicographes, postérieurs à la conquête macédonienne, ont donné l'appellation «Μακεδόνες» (à l'époque politiquement justifiée) à des traits linguistiques propres à la Chalcidique; mais comment justifier Κάνουv (v. note 50); On le voit, il n'est pas aussi simple que cela de mettre hors jeu les Macédoniens<sup>51</sup>.

Le problème se pose ainsi: on avait jusqu'ici deux formes pour désigner l'achat, ὠνή (att., Koiné) et ὄvva (lesb.)<sup>52</sup>. Peut-on les ramener à un étymon unique? Ce n'est pas ὄvva qui fait problème, mais ὠνή, car si l'on suppose un étymon \*wɔ:sna:, même si la longue est d'origine verbale<sup>53</sup> on attendrait par le fait de la loi d'Osthoff \*wosn-. Par contre, à partir de \*wosna: on obtient facilement ὄvva (-sn- > -nn- sans allongement vocalique) et οὐνή (avec allongement vocalique). Le problème est donc de savoir si pour expliquer οὐνή il faut le rapprocher d'ὠνή ou bien d'ὄvva. Si on le rattache au premier, il faut remarquer qu'οὐνή (comme les gloses macédoniennes ἀκρουοί, κυνουπέυς et le Κάνουv de Kalindoia) comporteraient un /ɔ:/ précédé ou suivi d'un /n/. On connaît le pouvoir fermant d'une nasale qui est dû au fonctionnement des organes de la parole<sup>54</sup>. Οὐνή, comme les autres exemples, pourrait s'expliquer comme une fermeture conditionnée<sup>55</sup>. Si on rattache οὐνή à ὄvva (tout en l'isolant des autres formes) il reste à trouver une explication pour ὠνή... Décidément, il y a encore quelques points à élucider.

51. Ainsi M. Hatzopoulos, *Bull. Epigr.* 1988, 814 dans le compte rendu de notre article. A signaler à ce propos que nous ne sommes pas responsable de l'expression «la fermeture de l'oméga» que le même auteur emploie *ibid.* no 812 en renvoyant à notre article: une lettre ne peut pas ni se fermer ni s'ouvrir. C'est le phonème qui a un tel comportement. La flexion Μαντώ/-οῦς, /-οῦνος n'a d'ailleurs rien à faire avec le phénomène que nous examinons là. Il s'agit d'une parmi les multiples possibilités de réorganisation du paradigme que les féminins en -ῶ présentent à l'époque impériale dans tout le monde hellénophone (v. Cl. Brixhe, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*<sup>2</sup>, Nancy 1987, 75-6).

52. Pour cette dernière cf. R. Hodot, *ZPE* 49, 1982, 189.

53. Chantraine, *DELG* s.v. ὠνέομαι.

54. Grammont 1933, 217-22.

55. Cf. les légendes ΜΙΝ, ΜΙΝΔΑΟΝ, ΜΙΝΔΑΙΟΝ de Mendè *supra*.

- h. Pour le /o:/ passé à /u:/ v. *supra* § 4.6.  
 i. Pour le /i:/ de χῆλια v. *infra* § 4.8.11.  
 j. Les diphtongues. – Si la graphie ΠΑΔΩΝ (=παίδων) dans OL 39<sub>12</sub> n'est pas due à une bévue du graveur, il faut la mettre à coté d'autres indices de la réduction des diphtongues.  
 – Dans les inscriptions du IV<sup>e</sup> s., on note quelquefois un échange E ~ EI /-V : (οὐνή) εὐθεῖα ST? 2<sub>1</sub>, 3<sub>2</sub>. Εὐθεῖα (οὐνή) est attestée dans ST? 4<sub>2</sub> et εὐθεῖα ὠνή dans OL 30<sub>2</sub> et *passim*. Cf. Διὶ Τελέοι (=Τελεῖοι) dans la partie oraculaire<sup>56</sup> du texte OL 20<sub>13</sub>. On a ici une ancienne diphtongue /ei/ qui, à l'époque de nos textes, devait être déjà monophthonguée en /e:/. On sait que, par la suite, ce phonème s'est fermé en /i:/ en toutes positions, mais il semble que ce stade ne soit pas encore atteint devant voyelle.

Devant consonne on a Θευγέτονος (=Θεογειτόνος) dans OL 24<sub>2</sub> et Καλλιγίτ[ο] OL 36<sub>10</sub><sup>57</sup>. Dans les deux cas on a une ancienne diphtongue /ei/ qui à l'époque devait être déjà /e:/. C'est au moins le stade reflété dans la plus ancienne des deux formes, Θευγέτονος. Dans l'exemple de Καλλιγίτ[ο] l'étape /i:/ est déjà atteinte puisqu'on a un échange I ~ EI<sup>58</sup>. – Il y a une isoglosse bien connue, l'abrégement des diphtongues à premier élément long /-#, partagée par l'eubéen, le béotien, les dialectes du N.O. etc<sup>59</sup>. Ainsi on a τεῖ οἰκίει ὄλει OL 29<sub>5</sub>, ἀγαθεῖ PO?1<sub>1</sub>, Ἄνθει (dat. de Ἄνθης?) OL 28<sub>3-4</sub> (v. *infra* 4.8.d.1), [ἐ]ν Δίοι OL 20<sub>9</sub> (mais κοινῶι λόγῳι et Φιλίππῳι 1. 10 et 11 du même texte. La graphie Διὶ Τελέοι (1.13) est due peut-être à son contexte delphique, mais les deux dialectes y sont concordants. Déjà dans le traité d'alliance de ca 393 a.C. on trouve [ἐπὶ π]ολέμοι (OL 18A<sub>6</sub>) mais τῶι δὲ Κοινῶι *ibid.* B<sub>12</sub>, τῶι Ἐρριδαίου *ibid.* A<sub>2</sub>. On le voit, même les textes qui conservent la graphie dialectale sont fortement pénétrés par la graphie attique.

De telles finales en -οι (-ει et -ᾶι) sont-elles dues à un phénomène morphologique (-οι issu d'un LOCATIF<sup>60</sup> I.-E. \*-οι), ou phonétique (abrégement /V:i/ > /Vi/ des diphtongues à premier élément long)? La question est largement débattue. D'après l'étude

56. L'oracle delphique étant favorable à l'alliance entre Philippe et les Chalcidiens, finalement conclue, est joint au traité. La partie oraculaire du texte comporte des traits du dialecte de Delphes.

57. Gén. d'un composé en -γειτος doublet de γείτων. V. Bechtel, *HP*, 103.

58. Dans le lexique on a la graphie attendue: γείτων TO 5<sub>12</sub> par ex.

59. V. en dernier lieu Del Barrio Vega 1987, 159-65; López Eire 1986, 171-2.

60. En majuscules la fonction, en caractères ordinaires le marqueur (le «cas»).

très approfondie de J.Méndez Dosuna<sup>61</sup> (pp. 413–63) dans le cadre du groupe nord-occidental, il semble bien qu'il s'agit d'un phénomène phonétique, affectant les finales comme l'intérieur du mot (dans les quelques cas subsistants après intervention de la loi d'Osthoff). Ce trait est relativement récent et concerne une grande partie du monde grec, l'autre ayant choisi le processus /ɔ:i/ (/ɛ:i/, /a:i/) > /ɔ:/ (/ɛ:/, /a:/) pour l'élimination de la séquence [V:V] difficilement tolérée en grec.

– A l'intérieur du mot, on a le nom Ζωΐλος où la persistance de /ɔ:+i/ est liée au sentiment d'une limite de morphème (thème +suffixe hypocoristique en -ίλος)<sup>62</sup>. Dans le cas de ὑπερῶν ST? 37, on voit apparaître la réduction /ɔ:i/ > /ɔ:/ que l'attique a favorisée.

– La réduction du deuxième élément est attestée pour d'autres diphtongues : Γλακίω OL 36, ὑέ OL 23<sub>1</sub>; le fait était sans doute très fréquent dans la langue parlée non formelle.

– Le groupe /e+o/ reste intact aussi bien dans l'onomastique que dans le lexique, à deux exceptions près : un cas de diphtongaison avec fermeture du deuxième élément, Θευγέτονος OL 24 cité *supra*<sup>63</sup> et Νεμ[ή]νιος PO? 2<sub>19-20</sub> avec hyphérèse<sup>64</sup>.

k. Contractions. – Dans l'anthroponyme Ἄγλωκρ[–] TO 3 –il s'agit de l'épitaque d'un(e) Toronéen(ne) trouvée en Attique-le groupe /a+o/ se présente contracté, d'après le modèle attique. Mais les anthroponymes attiques avec premier élément ἀγλαός ne présentent pas cette contraction, habituelle en revanche dans l'anthroponymie ionienne entre autres<sup>65</sup>.

– Pour la contraction dans les génitifs en –ω v. *infra* § 4.8.c.4.

En règle générale les contractions restent exceptionnelles dans le domaine que nous examinons et malgré la pression de l'attique qui privilégie ce type de résolution de l'hiatus. Les groupes /-ea/,

61. *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramática y estudio dialectal*, Salamanca 1985.

62. V. Cl. Brixhe, *Morphologie ou morphographémie; à propos de quelques variations graphiques en grec ancien*, BSL 84.1, 1989, 28, note 22.

63. Diphtongaison attestée (dans l'onomastique) dès les plus anciennes inscriptions de Macédoine, v. Panayotou dans *AncMac* IV, 427-8. A ce propos, nous n'avons nullement écrit que ce trait était dû à l'influence ionienne (ainsi M. Hatzopoulos, *Bull.Epigr.* 1988, 814), au contraire, nous avons nié cette influence à cause de l'apparition précoce de cette graphie en Macédoine. La manifestation du phénomène en thessalien ne signifie pas non plus que les Macédoniens l'ont connu par l'intermédiaire des Thessaliens.

64. Pour le phénomène v. Lejeune 1972, 251-3 §§ 275-277.

65. *SGDI*, p. 914.

/-eo-/, /-eɔ :-/, /-eu:/, /-ee:-/, restent intacts comme en ionien micrasiatique, en ionien des îles de l'Egée et en eubéen. Ainsi on a dans les formes nominales τὸν πιθεῶνα OL 37<sub>8</sub>, τοῦ πιθε[ῶνο]ς OL 28<sub>9-10</sub>, ἔτεια OL 41<sub>11</sub>, OL 29<sub>5</sub>, τέλεια OL 18B<sub>14,16</sub>, Καλλικράτεος OL 29<sub>6</sub>, etc; dans les formes nominales du verbe, ἐπιορκέουσι OL 20<sub>6</sub>, τελέοντας OL 18B<sub>14</sub>, τελέουσιν *ibid.* B<sub>16</sub> etc; dans les formes adverbiales comme ἀτεχνέως OL 20<sub>4</sub>, ἐξέης ST?4 *passim*, ST?2<sub>4</sub>, mais ἐξῆς dans ST?3<sub>5</sub>.

#### 4.7.2. Le consonantisme

- a. Forme ionienne πίσσης (gén.) OL 18B<sub>9</sub> avec -ss- (att. πίττα).
- b. Non-assimilation du groupe -rs- dans l'onomastique avec Ἐπιθήρησης OL 32 (fr. a et b) et [- -]θήρησης Θρασυλάου OL 34<sub>4</sub>, traitement qui n'est ni eubéen, ni attique mais typique de l'ionien des Cyclades et asiatique<sup>66</sup>. Evidemment, on ne peut pas fonder toute une théorie sur une provenance ionienne des Chalcidiens à cause de ce traitement isolé dans l'onomastique<sup>67</sup>.
- c. On a Ταργηλιών dans OL 33<sub>2-3</sub>, OL 39<sub>4</sub>. Le nom du mois en question a la forme Θαργηλιών en attique et Ταργηλιών en ionien, du moins à l'origine; dans les îles on trouve les deux, la forme Ταρ- étant restreinte à une zone qui comprend Délos (on a souvent Ταρ- à l'époque de l'indépendance)<sup>68</sup>, Ténos, très probablement Andros (mais non Céos) et l'Eubée du Sud jusqu'à Chalcis, comme le Professeur D. Knoepfler a eu l'obligeance de nous en informer<sup>69</sup>. Il semble donc bien que la forme Ταργηλιών constitue un terme lexical fossilisé, appartenant au fonds dialectal, dû à l'héritage eubéen.
- d. Dans le composé καθίεται OL 41<sub>5</sub> on a l'«aspirée» attendue.

66. Lejeune 1972, 125 § 119; Del Barrio Vega 1987, 307; López Eire 1986, 168-9; Knitl 1938, 51 § 23, 56 § 27.

67. V. la remarque justifiée de Bettolini, *Aevum* 57, 1983, 58 à propos de la thèse de Zahmt 1971, 19.

68. Ph. Bruneau, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris 1970, 11 note 1. Référence aimablement communiquée par le Professeur J. Tréheux.

69. Il en parle d'ailleurs dans son article *Le calendrier des Chalcidiens de Thrace. Essai de mise au point sur la liste et l'ordre des mois eubiens*, *JS* 1989, 23-59.

4.8. *La morphologie*

## 4.8.1. La première déclinaison masculine

a. Pour le nominatif singulier on a quatre types :

- 1) Forme ionienne en *-ίης* : Ἀρχίης OL 11, mais Ἥγίαι OL 28<sub>3</sub> qui présuppose un nominatif Ἥγίας (v. *ci-dessous* § 4.8.1.d.3).
- 2) Des formes ioniennes ou attiques en *-ίδης, -τής* etc. (Εὐφραντίδης TO 5<sub>3</sub>, [Εὐ]πατρίδης OL 41<sub>14</sub> etc; βεβαιωτής OL 34<sub>8</sub>) etc.
- 3) Des formes non ioniennes en *-έας* (Πυθέας OL 31<sub>8</sub>).
- 4) Des formes non ioniennes et non attiques en *-ίδας* (d'après le gén. Εὐδωρίδα OL 3 qui présuppose un nomin. *-ίδας*)<sup>70</sup>.

b. Le corpus nous fournit des accusatifs en *-ην* correspondant aux nominatifs en *-ης*. Là où il y a *-αν* qui présuppose nominatif *-ας*, il faut chercher un nom non local, par ex. Ἀμόνταν OL 18 *passim.*, le roi macédonien.

c. Le génitif offre une grande diversité de formes :

- 1) D'après le modèle attique en *-ου* (graphies *-Ο, ΟΥ* v. *supra* § 4.6). L'attique est le seul dialecte qui a employé cette désinence des thématiques pour les masculins en *-ας/-ης*. On a ainsi Ἀρχιῶ ST? 2<sub>4</sub>, Κτησί[ο]υ OL 29<sub>9</sub>, τοῦ Στρατιῶ OL 36<sub>5-6</sub> etc.
- 2) En *-α* d'après un modèle non ionien et non attique qui s'étend même aux noms des magistrats monétaires sur les émissions de la Confédération : Ἀνίκα OL 2<sup>71</sup> (ca 355-ca 352 a.C.), Εὐδωρίδα OL 3 (ca 352-ca 350); Γλαυκία ST? 1<sub>5</sub>, Ἀσπία OL 30<sub>4</sub>, Ἰθύρα OL 37<sub>5</sub> etc.
- 3) En *-εω* qui est une désinence ionienne de la première déclinaison (*-εω* est issue de *-ε:ο < \*a:ο* avec métathèse de quantité). On a ainsi Εὐβουλίδεω OL 31<sub>3-4</sub>.
- 4) En *-ω* qui est la forme contracte de la désinence précédente après */e,i,u/*, normale en ionien : Γλακίω OL 36<sub>6</sub>, Ἰππίω ST? 1<sub>8</sub>.
- 5) Dans ST? 2<sub>3</sub> et ST? 3<sub>6,8</sub> on a la flexion ancienne<sup>72</sup> de la troisième déclinaison Ἀνίκαντος (nomin. Ἀνίκας) concurrencée par la flexion récente et non dialectale Ἀνίκα qu'on a vue *supra*.
- 6) En *-εος* par analogie des formes athématiques en *-e/os-* provoquée par la ressemblance du nominatif, dans les deux cas *-ης*<sup>73</sup>: Εὐβουλί-

70. Λεωνίδας sur une épitaphe peut être d'Olynthe, est qualifié de Macédonien. Du IV<sup>b</sup> s. a.C.? D.M. Robinson, *TAPhA* 65, 1934, 132-3, no 8, pl. V/8. Datation d'après Hatzopoulos 1988/1, 45 note 5.

71. Pour la formation de l'hypocoristique v. O. Masson, *RN* 24, 1982, 19.

72. E. Locker, *Glotta* 22, 1934, 90.

73. *SGDI*, p. 932.

δεος OL 41<sub>8</sub>, [-]ρωνίδεος OL 40<sub>5</sub>, ἐπιστάτεος ST? 4<sub>11</sub> etc.

d. Le datif offre peu d'exemples :

- 1) Ἄνθει OL 28<sub>3-4</sub> avec abrégement du premier élément de la diphthongue. Un nominatif Ἄνθις d'où le datif -ει analogique des noms du type πόλις est pour l'époque plutôt improbable.
- 2) Forme non ionienne et non attique dans Ἀμύνται OL 18 A<sub>2</sub>, B<sub>13</sub>.
- 3) Forme attique Ἡγίαι OL 28<sub>3</sub>.

#### 4.8.2. La première déclinaison féminine

Nous l'avons déjà dit, même après /e,i,r/ le dialecte de la région présente des formes en -η au féminin. Les exemples sont beaucoup plus nombreux qu'au masculin et un grand nombre concerne les noms communs :

- a. Nominatif [συμμαχ]ίη OL 19<sub>2</sub>, Ὀλυνθίη OL<sub>26</sub> (d'Athènes).
- b. Accusatif οἰκίην OL 31<sub>4-5</sub> et *passim*, ST? 2<sub>3-4</sub>, 3<sub>5</sub>, [συμμα]χίην OL 20<sub>2</sub>, μαντείην *ibid.* 1.7, φιλίην OL 18 B<sub>20</sub>, [μ]εσεμβρίην PO? 2<sub>15</sub> etc.; mais v. déjà οἰκίαν OL 30<sub>6</sub> conformément à la distribution attique.
- c. Génitif [οἰ]κίης OL 35<sub>8</sub>, 36<sub>4</sub>, TO<sub>5</sub>, συμ[μ]αχίης OL 20<sub>8</sub>, ἐκγ Μακεδονίης OL 18 B<sub>17</sub>. Le datif (Ἀρτέμιδι) Ὀρθ[ω]σίαι OL 20<sub>14</sub>, tout comme l'accusatif κατὰ τύχαν ἀγαθάν, (*ibid.*) est dû au contexte delphique.

#### 4.8.3. Les thématiques

- a. Nous avons déjà discuté *supra* § 4.6 les deux graphies qui notent le génitif singulier et donné quelques exemples avec les graphies -Ο et ΟΥ. Ce changement de notation orthographique n'a aucune conséquence sur la langue, mais il constitue un témoin de la pression exercée par le modèle graphique attique.
- b. La forme du datif pluriel est -οις, par ex. Βοττικοῖς OL 27 (cf. τοῖς OL 28<sub>4</sub>, [ἀ]μφοτέροις (δοκῆι) OL 18 B<sub>22</sub> etc. mais ἀλλήλοισι (κατά) dans ce dernier texte OL 18 A<sub>4</sub>). Le poids de ce témoignage indirect sur l'emploi à Olynthe de la désinence -οισι est incontestable. Ce qui nous paraît exagéré est son utilisation pour prouver que le dialecte local n'a aucun lien de parenté avec l'eubéen. Certes, -οισι n'est pas connu en Eubée (Del Barrio Vega 1987, 354-6). Mais ce trait ne rapproche pas plus le parler local de l'ionien d'Asie que de l'attique, puisque ce dernier emploie -οισι et -οις (issu du premier par élision ou haplologie) côte à

côte jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> s.; l'abandon du premier au profit du deuxième s'y est fait progressivement jusqu'à la fin de ce même siècle<sup>74</sup>.

#### 4.8.4. *Les thèmes en –e/os–.*

- a. Le nominatif des composés avec deuxième élément κλέος est –κλής : Διοκλής OL 39<sub>15</sub>, [Πε]ρικλής OL 41<sub>17</sub> etc. On a peut-être Πολυκλήης dans ST 3<sub>9</sub>. La contraction en –κλής était très précoce en attique et semble-t-il en eubéen. Au VI<sup>e</sup> s. a.C. des nouvelles formes en –κλήης ont été reintroduites d'après le génitif –κλέους. Par conséquent, les formes non-contractes qu'on rencontre souvent en Eubée sont dues à des *réfections récentes* du paradigme<sup>75</sup>.
- b. Le génitif présente des formes diverses :
- 1) Formes non attiques en –εος qui sont les plus répandues Πολυκλέος OL 31<sub>10</sub>, 33<sub>2</sub> etc. (il s'agit de la même personne), Ἐπιχά[ρ]εος OL 33<sub>10-11</sub>, Διοπειθεος OL 39<sub>6</sub>, Ἐπικράτεος TO 5<sub>17</sub> etc.
  - 2) Désinence attique en –ου, d'après les formes du génitif de la première déclinaison du type πολίτης : [Θε]αγένου OL 29<sub>10</sub>.
  - 3) Désinence ionienne en –έω d'après les formes du génitif de la première déclinaison (on a vu *supra* § 4.8.1.c.6 que cette dernière utilisait les désinences en –εος) : [Μ]ενεκλέω PO? 1<sub>3</sub>.
  - 4) Formes ioniennes en –έως qui sont le résultat de véritables chassés-croisés : désinence hybride produite du croisement des désinences 3 et 1 : Τηλεκλέως OL 30<sub>9-10</sub>.

#### 4.8.5. *Masculins en –i.*

Ici sont concernés les masculins en –ις/–ιος et –ις/–εος qui fournissent un certain nombre d'exemples:

- a. –ις/–ιος, selon un modèle partagé par tous les dialectes à l'exception de l'attique: Ποτάμιος OL 10, Ὀπώριος ST? 2<sub>4,6</sub>, 4<sub>11</sub>, Πόριος ST? 1<sub>4</sub><sup>76</sup>. A signaler en outre que la flexion non dentale des noms

74. Dans les îles on trouve sporadiquement –οισι aussi v. Thumb–Scherer 270–1, § 312.3. Pour l'attique v. Thumb–Scherer 294 § 322.2.

75. Del Barrio Vega 1987, 175 d'après Thumb–Scherer et Bechtel.

76. Le nom Πόρις issu de πόρος (v. Bechtel *HP*, 381) n'a probablement rien à voir avec les noms thraces du type Αυλουπορις, Δυτουπορις etc. A Bechtel ajouter un second exemple pourtant incertain, sur un cratère d'époque archaïque inscrit en alphabet corinthien, dans un milieu de noms grecs : Fr. Lorber, *Inschriften auf ko-*

en  $-ις$  est un trait qui rapproche le parler local de l'ionien asiatique et des îles de l'Égée. L'Eubée et ses colonies en Occident, comme l'Attique d'ailleurs, privilégient la flexion  $-ις/-ιδος$ <sup>77</sup>.

- b.  $-ις/-εος$  Ἀρπάλεος OL 31<sub>4</sub> (Ἄρπαλις, Bechtel *HP* 488), Πόττεος ST? 4<sub>3-4,10</sub> («Kurzname» avec gémation expressive tiré de ποταμός ou de πότης), Περύσσεος ST? 1<sub>9</sub> (mais un nominatif Πέρυσης n'est pas exclu).

#### 4.8.6. Féminins en $-i$

– La forme πόλεως OL 30<sub>8</sub>, typiquement attique, est attestée, mais dans un contexte où les formes non dialectales sont présentes (ὠνή, μηνός au lieu de l'habituel μείζ, οἰκίαν, et peut-être χιλίων).

#### 4.8.7. Thèmes en $-u$

– Génitif Πολῦδος PO? 2<sub>11,18</sub> pour lequel il faut supposer un nominatif Πόλυς, et Δίνυς<sup>78</sup> (nominatif) tantôt avec flexion dentale Δινῶδι (datif) ST? 4<sub>10</sub>, tantôt avec flexion vocalique Δίνυος (génitif) *ibid.* 1.3 (il s'agit de la même personne).

#### 4.8.8. Thèmes en $-ēu$

– Pour le génitif singulier la forme attique  $-έως$  est seule attestée, par ex. ἱερέως *passim*.

#### 4.8.9. Les adjectifs κοινός et ξυνός

– Dans le même traité d'alliance de 356 a.C. (OL 20) on a τὰς [ἀρ]χὰς τὰ <ς> ξυνὰς à la 1.3 et κοινῶι λόγῳι à la 1.10. Ce n'est peut-être pas un hasard si la forme ionienne sert à constituer un «terme technique», désignant les magistrats fédéraux, la forme non ionienne servant à l'expression «après consentement mutuel» qui n'a rien de technique. La pénétration de la forme attique (entre autres)

*rinthischen Vasen. Archäologisch-epigraphische Untersuchungen zur korinthischen Vasenmalerei im 7. und 6. Jh. v. Chr.* (Arch. Forsch. 6) Berlin 1979, 62-3, no 93 avec fac-similé et photo pl. 23.

77. Del Barrio Vega, *Emerita* 56.2, 1988, 262 § 1.3.8; López Eire, 1986, 169, 172.

78. Sur cet hypocoristique v. Bechtel, *HP*, 137.

pourrait être plus facile dans le deuxième cas. Le problème est que dans le traité de *ca* 393 (OL 18B<sub>12</sub>) on a Κοινόν et Κοινῶι avec le sens «la Confédération» et non pas \*Ἐυνόν... En tout cas, l'emploi de ζυνός ne peut pas être dû à des facteurs étrangers au dialecte.

#### 4.8.10. *Verbes : flexion thématique et flexion athématique*

a. Il existe dans le domaine dialectal que nous examinons, comme dans beaucoup d'autres allant de l'éolien jusqu'à l'attique, des passages de la flexion athématique verbale à la flexion thématique et vice-versa. Il semble bien qu'il s'agit d'un développement commun mais indépendant dans les dialectes concernés, parallèlement à des mouvements du même type qu'on a vu *supra* dans la flexion nominale. On a ainsi ἀναθεῖν OL 20<sub>8</sub> (mais θεῖναι *ibid.* à la 1.10), ἐξεῖν *ibid.* à la 1.10, εῖν OL 18, A<sub>3</sub>, B<sub>13,15</sub>. A moins qu'il s'agisse là de l'anticipation d'un phénomène qui va se développer avec la Koiné: l'élimination des athématiques avec alignement d'une conjugaison mourante, ou morte, sur un modèle vivant.

#### 4.8.11. *Le numéral «mille»*

En dehors de la forme χιλίων dans OL 30<sub>10</sub> où d'autres formes attiques apparaissent (v. *supra* § 4.8.6) on trouve χιλίας dans OL 29<sub>4</sub> cette fois dans un contexte dialectal<sup>79</sup>. Les deux exemples datant du IV<sup>e</sup> s., il serait aventureux de tirer des conclusions de la forme dialectale, d'autant plus qu'on ignore la situation en Eubée avant le IV<sup>e</sup> s.<sup>80</sup>.

#### 4.9. *Conclusions*

Récapitulons les traits communs au parler local et à chacune des trois branches de l'ionien-attique : l'ionien continental plus l'ionien des îles de l'Égée, l'eubéen et l'attique<sup>81</sup>.

79. On rappelle que la forme d'origine est \**khesli-* d'où l'ionien *khe:lioi* écrit XEAIOI et après *ca* XEIAIOI. V. Lejeune 1972, 122 § 115 et 238 § 254.

80. Del Barrio Vega 1987, 220.

81. Sur cette division v. en dernier lieu Del Barrio Vega, *Emerita* 56.2, 1988, 256-7.

a. *Traits communs au parler local et à l'ionien de l'Asie Mineure et des îles de l'Égée*

- τάμνω (§ 4.7.1.a), μείς (§ 4.7.1.f.), ξυνός (mais κοινός est attesté lui aussi, § 4.8.9), Ταργηλιών (§ 4.7.2.c), ἐς (§ 4.7.1.b)
- Groupes -ss- (§ 4.7.2. a), -rs- (§ 4.7.2.b)
- Métathèse de quantité (§ 4.7.1.b)
- Diphtongaison occasionnelle du groupe /eo/ > /eu/ (§ 4.7.1.j)
- Contraction ἄγλαο- < ἄγλω- (§ 4.7.1.k)
- Formes en /-ea/, /-εε:-/, /-eo-/ etc. non-contractes (§ 4.7.1.k)
- Masculins en -ίης, féminins en -ίη (§§ 4.7.1.d, 4.8.a.1, 4.8.2)
- Génitif singulier des masculins de la première déclinaison en -έω (§ 4.8.1.c.3), -ω (§ 4.8.1.c.4), -εος d'après celui des thèmes en -e/os- (§ 4.8.1.c.6).
- Génitif singulier -έος des thèmes en -e/os- (§ 4.8.4.b.1), -εω d'après celui des masculins de la première déclinaison (§ 4.8.4.b.3).
- Datif pluriel -οισι des thématiques, mais -οις est attesté lui aussi (§ 4.8.3.b).
- Masculins en -ις/ιος (§ 4.8.5.a).
- Masculins en -ις/εος (§ 4.8.5.b)

b. *Traits communs au parler local et à l'eubéen*

- ἐς (§ 4.7.1.b), Ταργηλιών (§ 4.7.2.c)
- Absence des troisièmes allongements compensatoires (§ 4.7.1.b)
- Métathèse de quantité (§ 4.7.1.b)
- Contraction ἄγλαο- > ἄγλω- (§ 4.7.1.k)
- Noms en -κλήης et -κλήης (§ 4.8.4.a)
- Formes en /-ea/ /-εε:-/, /-eo-/ etc. non contractes (§ 4.7.1.k)
- Masculins en -ίης, féminins en -ίη (§§ 4.7.1.d, 4.8.a.1, 4.8.2).
- Génitif singulier des masculins de la première déclinaison en -έω (§ 4.8.1.c.3), -ω (§ 4.8.1.c.4), -εος d'après celui des thèmes en -e/os- (§ 4.8.1.c.6).
- Abrégement de la finale -οι > -οι, -ηι > -ει (§ 4.7.1.j)
- Génitif singulier -εος des thèmes en -e/os- (§ 4.8.4.b.1) - εω d'après celui des masculins de la première déclinaison (§ 4.8.4.b.3).

c. *Traits communs au parler local et à l'attique*

- Κοινός (§ 4.8.9), χίλιοι (§ 4.8.11)

- Absence des troisièmes allongements compensatoires (§ 4.7.1.b)
- Métathèse de quantité (§ 4.7.1.b)
- Noms en  $-\kappa\lambda\eta\varsigma$  et  $-\kappa\lambda\acute{\epsilon}\eta\varsigma$  (§ 4.8.4.a)
- Masculins en  $-\acute{\iota}\alpha\varsigma$ , féminins en  $-\acute{\iota}\alpha$  (§§ 4.8.1.d.3 et 4.8.2.b)
- Génitif singulier des masculins de la première déclinaison en  $-\omicron\upsilon$  (§ 4.8.1.c.1)
- Datif pluriel  $-\omicron\iota\sigma\iota/-\omicron\iota\varsigma$  des thématiques (§ 4.8.3.b)
- Génitif singulier  $-\omicron\upsilon$  des thèmes en  $-e/os-$  (§ 4.8.4.b.2)
- Génitif singulier  $-\epsilon\omega\varsigma$  des féminins en  $-i$  (§ 4.8.6)
- Génitif singulier  $-\acute{\epsilon}\omega\varsigma$  des thèmes en  $-\bar{e}u$  (§ 4.8.8)

Ce qui se dégage clairement de ce résumé est le caractère ionien du parler local, on n'en doutait d'ailleurs pas. Que ce parler ait certains choix lexicaux communs avec l'ionien asiatique et qu'il partage avec lui quelques traits qu'on pourrait qualifier d'archaïsmes, cela n'a rien d'étonnant. Surtout, cela ne prouve aucunement que les Chalcidiens ne furent pas originaires d'Eubée. Ce qui est parfaitement clair est la pénétration de l'attique qui se manifeste même en morphologie; on pourrait ainsi souscrire aux réflexions de López Eire (1986, 155): «il est inutile de chercher des exemples probants de particularités locales dans les sous-dialectes du groupe ionien au IV<sup>e</sup> s. On ne trouve (sc. à cause de l'influence attique) que des débris d'une situation antérieure».

## 5. Acanthos

### § 5.0 Introduction, § 5.1 Le corpus, § 5.2 L'alphabet, § 5.3 La langue

5.0. Acanthos était une colonie andrienne (Thuc. IV. 84.1) ou plutôt, si l'on en croit Plutarque (*Quest.grecques* 30), une fondation résultant d'une entreprise commune des Chalcidiens et des Andriens; mais la colonie a été adjugée aux seconds par un jury composé d'autres Grecs. Eusèbe donne comme date de fondation d'Acanthos l'an 655/4; bien qu'on ait voulu descendre cette date<sup>82</sup>, il semble que le matériel archéologique recueilli dans la nécropole favorise une datation un peu plus haute. Les fouilles systématiques entreprises là depuis 1973<sup>83</sup> ont révélé presque 5.000 tombes du VI<sup>e</sup> s. à l'époque romaine, avec abondante céramique corinthienne et attique, en dehors de la production locale. Acanthos fut membre de la première Confédération athénienne.

82. V. D.W. Bradeen, *AJPh* 73, 1952, 378 d'après Burn.

83. Toutes les références archéologiques sont données d'après les rapports de fouilles dans l'*AD* (à partir du vol. 26, 1971 [*Chr.*]).

Elle s'est révoltée en 424 (Thuc. IV. 84-88, cf. *Syll*<sup>3</sup> 79); mais, selon les dispositions de la Paix de 421, elle est redevenue tributaire, jouissant toutefois d'une certaine autonomie (Thuc. V. 18.5). Y. Grandjean et Fr. Salviat ont démontré, d'après un texte de Thasos, qu'Acanthos vers la fin du V<sup>e</sup> s. se trouvait toujours dans la zone d'influence d'Athènes<sup>84</sup>.

Dans le traité d'alliance entre les Chalcidiens et Amyntas III de ca 393 a.C. (v. *supra* § 4.1.2.18) Acanthos est mentionnée comme ennemi des premiers. En 382 a.C. cette hostilité aboutissait à l'envoi à Sparte d'une ambassade commune avec Apollonia<sup>85</sup> pour demander une aide contre les forces de la Confédération. L'intervention spartiate, on l'a vu *supra* 4.1.0, a eu de graves conséquences pour les Chalcidiens.

Après la destruction d'Olynthe Acanthos a connu une grande prospérité en tant que grand marché du blé pendant le règne d'Alexandre<sup>86</sup>.

### 5.1. *Le corpus*

5.1.1. Graffito sur un canthare attique, daté des années 475–450 a.C., –K. Rhomiopoulou<sup>87</sup>, 'Αττικὸς ἀμφιπρόσωπος κάνθαρος ἀπὸ τάφο τῆς ἀρχαίας Ἀκάνθου, dans *Ἀμητός* (Mélanges en l'honneur de M. Andronicos), Thessalonique 1986, 723–8, pl. 140–3 en fin du texte.

5.1.2. Timbre amphorique du type «d'Amphipolis». Du V<sup>e</sup> s.? –C. Rhomiopoulou, *Amphores de la nécropole d'Acanthe*, dans *Recherches sur les amphores grecques*, Actes du Coll. Intern., Athènes 1984 [Ec. Fr. d'Ath. 1986] (*BCH Suppl.* XIII) 482, fig.6/11.

5.1.3. Graffito sur un fond de skyphos, de l'extrême fin du V<sup>e</sup> s. ou du début du IV<sup>e</sup> s. a.C. Nous tenons à remercier Mme K. Romiopoulou de bien vouloir mettre à notre disposition les photos de ce document, qui sera publié avec d'autres textes d'Acanthos d'époque archaïque et classique dans les Mélanges en l'honneur de P. Charneux, Nancy 1990.

5.1.4. Monnaie d'or (médaille?) trouvée à Acanthos durant une campagne de fouilles, avec la légende Ἀλέξιος. La date de l'émission n'est pas précisée, mais elle doit être contemporaine des tétra-

84. *BCH* 112, 1988, 259-60.

85. Sur cette dernière v. Papazoglou 1988, 421-3.

86. V. en dernier lieu P. Garnsey, *Famine and Food Supply in the Graeco-Roman World*, Cambridge Univ. Press 1988, 151, 161.

87. Les différentes transcriptions Aik. K. ou C. Rhomiopoulou ou Romiopoulou concernent le nom et le prénom de la même personne.

drachmes portant le nom du même magistrat monétaire, tantôt au nominatif (Ἀλεξίς), tantôt au génitif (Ἀλέξιος), toutes postérieures à 424 a.C. (Head, *BMC* 34–5, nos 25 et 26) et peut-être antérieures à ca 392 a.C. (Head, *ibid.*, p. XXXI). Mais Mme Romiopoulou qui prépare la publication de la pièce en or nous a très aimablement informée que l'activité d'Alexis doit être située au début du IV<sup>e</sup> s. – Aik. Romiopoulou, *AD* 29, 1973–74 [1980] (*Chr.*), 696.

### 5.2. L'alphabet

L'origine double des colons d'Andros se reflète dans le document 5.1.1: l'espèce de lambda utilisé (λ), inconnu des îles de la mer Egée, indique une influence eubéenne ou même attique. En plus, le texte reconnu comme andrien par Jeffery (1961, 298 avec la note 3), contemporain du nôtre, comporte des *omégas* ce qui n'est pas le cas ici: O note aussi bien le /o/ que le /o:/. E note sans doute le /e/ manquant de τό[δε] et le /ε:/. H note l'aspiration (notée devant /o:/, absente devant /ε:/ ce qui n'est pas étonnant)<sup>88</sup>. De toute façon, l'amuïssement de l'aspiration était déjà en cours. O note également le /ɔ:/ dans Κύεῶ (5.1.2).

### 5.3. La langue

Ici aussi il y a peu de chose à dire faute d'un corpus bien étoffé.

- a) Dans l'onomastique, un \*/a:/ conservé dans Εὐάνιος 5.1.3<sub>3</sub>.
- b) Graphie inverse εἰμί pour /e:/ dans 5.1.1. (on attendrait EMI)<sup>89</sup>
- c) Contraction /ɔ:/ + /a/ < /ɔ:/ dans Ἐρόνασσα 1.
- d) Génitif en –εω des masculins de la première déclinaison, Κύεῶ 5.1.2., de nominatif Κύης.
- e) Flexion non dentale Ἀλεξίς/–ιος dans 5.1.4. (v. *supra* § 4.8.5.a).

Seuls traits pertinents donc les points *d* et *e* qui ont une coloration ionienne (*d* et *e*) ou eubéenne (*d*).

88. Cf. les remarques de Jeffery 1961, 28.

89. Pour cette explication plutôt qu'à la supposition de l'existence d'une authentique diphtongue à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier analogique d'après la 2<sup>ème</sup> (sans qu'on puisse exclure une influence *graphique* de la 2<sup>ème</sup> personne) v. Brixhe, *art. cité supra* note 62) 32, note 33.

## 6. Conclusions générales

Malheureusement, l'image qu'on peut donner, au début de l'année 1989, de la situation linguistique de la Chalcidique avant la conquête macédonienne est bien partielle. La raison en est l'inégalité du matériel et non pas sa pauvreté : là où il est abondant avant le milieu de IV<sup>e</sup> s. a.C., il manque cruellement après et vice versa. Espérons que les fouilles archéologiques combleront bientôt les lacunes.

Là où il est possible de suivre plus ou moins l'évolution dialectale (et c'est en fonction de ce but que seuls les sites mentionnés ont été retenus dans cette étude), on peut déceler que depuis environ le milieu du V<sup>e</sup> s. la présence politique et (directement ou indirectement) linguistique d'Athènes se fait sentir au détriment des dialectes locaux. On peut imaginer que l'influence était favorisée par le fait que la presque totalité des cités étaient d'origine eubéenne ou cycladique; elles appartenaient donc à un groupe dialectal très proche de l'attique. La colonisation ou l'extermination pure et simple ont fait le reste.

Olynthe et les trois autres membres de la Confédération chalcidienne nous offrent l'exemple le plus clair de cet effritement : comme on l'a vu *supra*, la morphologie nominale mise à part, il y a peu de chose qui laisse entrevoir un dialecte derrière la langue écrite avant 348 a.C. Les Macédoniens n'en sont pas responsables (et ils ne pouvaient pas l'être). D'ailleurs, envahisseurs et envahis ont eu le même destin linguistique : à la fin du IV<sup>e</sup>s. il n'y a pas moyen de distinguer du point de vue de la langue un texte qui provient de Cassandree d'un autre qui provient de Pella. La nouvelle, comme l'ancienne Macédoine a vite effacé, au moins à l'écrit, son passé dialectal.

## Bibliographie

- Pour les revues, les abréviations sont celles de l'*Année Philologique*; on doit y ajouter *Makedonika* : Μακεδονικά. Σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν.
- Les sources littéraires anciennes sont citées d'après les éditions de la C.U.F. sauf mention contraire.
- Dans la bibliographie ci-dessous nous n'avons pas inclus les oeuvres suffisamment connues, L. Jeffery, *The Local Scripts* (...), M. Lejeune, *Phonétique historique* (...) etc.

- AncMac I : Ancient Macedonia, Papers Read at the First International Symposium, Thessalonique, 1968 [1970].*
- AncMac IV : Ancient Macedonia, Papers Read at the Fourth International Symposium, Thessalonique 1983 [1986].*
- Bartoněk 1966 : Antonín Bartoněk, *Development of the Long-Vowel System in Ancient Greek Dialects*, Prague.
- Brett 1955 : Agnes Baldwin Brett, *Catalogue of Greek Coins*, Museum of Fine Arts, Boston New York [réimpr. 1974]
- Del Barrio Vega 1987 : María Luisa del Barrio Vega, *El dialecto de Eubea*, Madrid.
- Grammont 1933 : Maurice Grammont, *Traité de Phonétique*, Paris.
- Hatzopoulos 1988/1 : Miltiade B. Hatzopoulos, *Une donation du roi Lysimaque (MEΛETHMATA 5)*, Athènes.
- Hatzopoulos 1988/2 : Miltiade B. Hatzopoulos, *Actes de vente de la Chalcidique centrale (MEΛETHMATA 6)*, Athènes.
- Head *BMC* : Barclay V. Head, *A Catalogue of Greek Coins in the British Museum (Macedonia etc.)* Londres 1879 [réimpr. Bologne].
- Knitl 1938 : Elisabeth Knitl, *Die Sprache der ionischen Kykladen nach den inschriftlichen Quellen*. Dissertation (...) I. Sektion der Ludwig-Maximilians-Universität zu München.
- López Eire 1986 : Antonio López Eire, *Géographie intradialectale de l'ionien-attique*, dans les *Actes de la première rencontre internationale de dialectologie grecque*, Nancy/Pont-à-Mousson 1986 [1987] (*Verbum X*) pp. 155-178.
- Papazoglou 1988 : Fanoula Papazoglou, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine (BCH Suppl. XVI)* Athènes.
- Robinson-Clement 1938 : David M. Robinson et Paul Aug. Clement, *Excavations at Olynthus IX, The Chalcidic Mint and the Excavation Coins Found in 1928-1934*, Baltimore.
- Robinson 1941 : David M. Robinson, *Excavations at Olynthus X, Metal and Minor Miscellaneous Finds*, Baltimore.
- Zahrnt 1971 : Michael Zahrnt, *Olynth und die Chalkidier*, Munich.

## ΠΕΡΙΛΗΨΗ

### ΑΠΟ ΤΙΣ ΔΙΑΛΕΚΤΟΥΣ ΣΤΗΝ ΚΟΙΝΗ: ΤΟ ΠΑΡΑΔΕΙΓΜΑ ΤΗΣ ΧΑΛΚΙΔΙΚΗΣ

Πρὸ τῆς μακεδονικῆς ἐπεκτάσεως στὰ μέσα περίπου τοῦ 4ου αἰ. π.Χ. ἡ Χαλκιδικὴ χερσονήσος ἀριθμεῖ ἓνα σημαντικό ἀριθμὸ πόλεων ἢ πολισμάτων, ἀποικίες εὐβοϊκῆς κυρίως, κυκλαδικῆς ἢ ἄλλης προελεύσεως. Ὁ διαλεκτικὸς τῆς χάρτης θὰ πρέπει νὰ ἦταν κατὰ τὴν ἀρχαϊκὴ καὶ κατὰ τὴν πρώιμη κλασσικὴ περίοδο ἀρκετὰ διαφοροποιημένος.

Κατὰ τὰ τέλη τοῦ 4ου αἰ. π.Χ. τίποτα σχεδὸν δὲν μαρτυρεῖ τὴν προμακεδονικὴ διαλεκτικὴ κατάσταση: ἡ Κοινὴ ἔχει παντελῶς καὶ τελειωτικὰ ὑποσκελίσει τὶς τοπικῆς διαλέκτους.

Στὴν παροῦσα μελέτη θὰ προσπαθήσουμε νὰ χαράξουμε τὴν πορεία αὐτῆς τῆς ἐξελίξεως καὶ νὰ καθορίσουμε τοὺς παράγοντες ποὺ ἐπέδρασαν καὶ ἐπετάχυναν τὴν ἐξαφάνιση τῶν ὑπὸ ἐξέταση διαλέκτων.

Γιὰ τὸν σκοπὸ αὐτὸ ἀπομονώσαμε τὶς θέσεις ποὺ ἔχουν δώσει ἐπιγραφικὸ ὑλικὸ παλαιότερο τῆς μακεδονικῆς κατακτῆσεως καὶ ἐνδεικτικὸ γιὰ τὴ διάλεκτο τοῦ τόπου (Ἄφυτις, Μένδη, Ποτεΐδαια, Ὀλυνθος, Τορώνη, Στῶλος(;), Πολίχνη(;), Ἄκανθος). Τὸ ἀποτέλεσμα τῆς ἔρευνας εἶναι ἄνισο καὶ ἐξαρτᾶται ἀπὸ τὶς περιπτώσεις: ἂν ἐξαιρέσει κανεὶς τὴν Ὀλυνθο, ἀπὸ τὶς τρεῖς ἄλλες πόλεις ποὺ ἐξετάζονται στὸ ἴδιο κεφάλαιο, ὅπου τὸ ὑλικὸ εἶναι ἄφθονο, οἱ ὑπόλοιπες θέσεις ἔδωσαν πολὺ ἀποσπασματικὴ εἰκόνα. Τὰ κείμενα εἶναι ὀλιγάριθμα καὶ συχνὰ δὲν μποροῦν νὰ χρονολογηθοῦν μὲ ἀκρίβεια, ἢ εἶναι ἐνδιαφέροντα γιὰ τὸ ἀλφάβητο, δὲν εἶναι ὅμως ἐνδεικτικὰ τῆς διαλεκτικῆς τους χροιάς.

Ἐνα στοιχεῖο εἶναι καταφανὲς στὶς περιπτώσεις ποὺ μποροῦμε νὰ

σηματίσουμε γνώμη ἐπὶ τῆς καταστάσεως: ἡ πίεση τῆς ἀττικῆς ἐπὶ τῶν τοπικῶν διαλέκτων, ἀποτέλεσμα τῆς ἔντονης στρατιωτικῆς καὶ πολιτικῆς παρουσίας τῶν Ἀθηνῶν στὴν περιοχή, εἶναι ἐμφανῆς ἤδη ἀπὸ τὸ β' ἡμισυ τοῦ 5ου αἰ. π.Χ.

Κατὰ τὸ β' τέταρτο τοῦ 4ου αἰ. π.Χ. τὰ ἰωνικῆς, στὴν πλειονότητά τους, καταγωγῆς τοπικὰ ἰδιώματα εἶχαν περιορισθεῖ σχεδὸν ἀποκλειστικὰ σὲ τομεῖς κατ' ἐξοχὴν συντηρητικούς, ὅπως τὰ γραμματικὰ μορφήματα ἢ τὸ λεξιλόγιο.

Ὅταν οἱ Μακεδόνες προσήρτησαν τὴν περιοχή, δὲν πρέπει νὰ βρῆκαν τὴν κατάστασι πολὺ διαφορετικὴ ἀπ' αὐτὴ πού γνώριζαν στὸν δικό τους χῶρο: γενικὴ ὑποχώρησι τῆς διαλέκτου, ἀξιοσημείωτη ἐπίδρασι τῆς ἀττικῆς στὸν γραπτὸ λόγον. Στὰ τέλη τοῦ 4ου αἰ. π.Χ. κανένα γλωσσικὸ στοιχεῖο δὲν ξεχωρίζει ἓνα κείμενον τῆς Πέλλας ἀπὸ ἓνα κείμενον τῆς Κασσανδρείας. Ἀλλὰ δὲν ἦσαν ὑπεύθυνοι οἱ Μακεδόνες γι' αὐτό.